

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input checked="" type="checkbox"/> | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input type="checkbox"/>            | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input type="checkbox"/>            | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     |   |

**ESQUISSE DE MŒURS.**



**UN EPISODE**

**DE**

**LA VIE D'UN FAUX DEVOT.**



## INTRODUCTION.

---

L'auteur a toujours entretenu le plus profond respect, la plus sincère estime pour ceux qui font cordialement et sciemment leur religion.—*Cordialement et sciemment*, l'auteur insiste sur ces deux mots.—Mais autant il a de sympathie pour le véritable religieux, autant il a d'antipathie pour ceux qui font de la religion, une spéculation. Et malheureusement, l'auteur éprouve un poignant regret à le constater, ces prétendus religieux sont en grand nombre. C'est un de ces hypocrites—il faut bien appeler les choses par leur véritable nom,—que l'auteur, dans l'esquisse suivante, a voulu peindre à grands traits—à grands traits, car ce n'est rien plus qu'une ébauche qu'on offre au lecteur. Il y avait certainement plus qu'il ne fallait de *matériaux* pour écrire un ouvrage de longue haleine—un romancier par exemple eut trouvé dans le simple récit que nous allons faire, une riche mine à exploiter. L'auteur savait tout cela ; mais il a préféré le rôle d'historien ; et ce rôle, une fois assumé, il devait avoir à cœur de le remplir, sinon avec toute l'habileté, du moins avec toute la véracité désirable, sans exagération, sans amplification !.. Ce que le lecteur va lire, n'est donc qu'un fidèle exposé de *faits*. Rien qui ne soit arrivé, personne qui n'ait existé dans cette esquisse de mœurs, écrite pour ainsi dire *currente calamo*. Le lecteur peut être convaincu de cela.

Le principal but de l'auteur se devine : c'est d'offrir dans la personne du faux dévot Paul B.... un miroir à l'aide duquel, malgré son imperfection, tous les faux dévots puissent rougir de leur laideur.

Et puis, en publiant ce modeste essai, l'auteur a voulu donner l'exemple à ses jeunes amis et les engager à faire mieux.





CHAPITRE IV

## ESQUISSE DE MŒURS.



### UN EPISODE DE LA VIE D'UN FAUX DEVOT.



#### PREMIERE PARTIE.

## LE FAUX DEVOT.

### I.

#### UN SAINT ET UN IMPIE, A LA FACON DU MONDE.

Dans une paroisse, voisine de Montréal, vivaient, il y a quelques années, deux hommes au caractère, aux mœurs, aux habitudes diamétralement opposés; et, providence, ou hasard, leurs habitations étaient presque contigues; elles n'étaient séparées l'une de l'autre que par une espèce de ruelle, ou cul-de-sac très étroit.

L'un, Paul B... affectait, en matière de religion, un rigorisme qui eut paru ridicule aux yeux des personnes éclairées; mais que l'ignorance et le fanatisme de l'endroit regardaient quasi comme un rayon de la sainteté du

Christ ! En fait de *pratique* au moins, jamais homme n'avait été plus assidu, plus régulier, plus irrépréhensible. Aussi, hâtons-nous de le dire, Paul B. . . . tenait bien moins au dogme, dont il se souciait assez peu, qu'au culte : tout son catéchisme à lui n'était qu'une affaire d'apparence : sa religion était toute au dehors.—Ainsi, par exemple, règle invariable, il passait chaque jour des heures entières à l'Eglise, marmottant d'interminables prières. . . . —Ce simulacre de piété extérieure avait pourtant suffi pour lui acquérir une réputation de mystique !... Cette réputation le flattait ; il ne négligeait rien pour l'accréditer. Chaque fois que l'occasion se présentait, il ne parlait jamais que des choses du ciel—les biens de la terre lui souriaient peu—il avait toujours de pieuses maximes sur les lèvres ; il affectait une grande inclination à la pénitence, &c., &c. . . . La nature aussi lui aidait admirablement à jouer son rôle : son teint hâve, cadavéreux, sa figure livide, ses yeux creux, éteints, son front profondément ridé, sa tête chauve, ses mains osseuses, décharnées, sa démarche nonchalante. . . . tout cela ne contribuait pas peu à raffermir la crédulité du vulgaire. Quand Paul B. . . . avec sa longue redingote rapée—qu'il portait hiver et été, sans doute par esprit d'humilité et de pénitence—traversait le bourg, on voyait les femmes se précipiter aux fenêtres avec leurs enfants et le montrer respectueusement du doigt comme une espèce de Messie ! Malheur à qui eut osé toucher à la réputation du saint homme : mieux eut valu toucher à la prunelle de ces bonnes femmes !

Son voisin, Jacques M. . . . gros gaillard à la tournure carrée, à la figure presque boursoufflée, à l'œil vif et étincelant, n'aurait pu, physiquement parlant, afficher un esprit de pénitence aussi impunément que Paul B. . . . , supposant qu'il en eut eu l'intention. Mais il n'y avait jamais pensé. Autant Paul B. . . . avait la réputation d'homme exemplaire ; autant Jacques M. . . . avait celle de mauvais citoyen. De fait ce dernier était loin, bien loin d'être extérieurement religieux : il avait bien d'excellents principes ; peut-être même était-il intérieurement meilleur catholique que Paul B. . . . , mais malheureusement il ne s'en tenait qu'à la théorie, et négligeait un peu le culte extérieur. Quand on lui en faisait reproche, il disait que la plupart de ces grands dévots en apparence étaient tout simplement des hypocrites qui voulaient en imposer au monde—hypothèse qui n'est pas tout-à-fait inadmissible au fond, mais qui cependant ne saurait servir d'excuse.—Il était donc bien rare de voir Jacques M. . . . payer d'apparence en fait de *dévotion*. En fallait-il d'avantage pour lui attirer l'animadversion, l'anathème public, surtout à la campagne.

En résumé, on canonisait Paul B. . . . , puis on réprouvait Jacques M. . . .

Ainsi l'on jugeait ces deux hommes, comme on juge malheureusement tous les autres : *sur les apparences*. Nous disons *malheureusement* ; car l'apparence est presque toujours mauvaise conseillère ; et, pour nous servir d'une figure, ce n'est assez souvent qu'un vernis fascinateur qui couvre un bois pourri.

Laissons pour un instant les apparences de côté :

Qui connaissait réellement Paul B... ? Il n'était dans la paroisse que depuis une année et personne n'avait eu avec lui de relations quelque peu intimes. Ce pouvait bien être un loup sous la toison de la brebis ?—Impossible, s'écriait le vulgaire, c'était en apparence un grand dévot, donc ce devait être un homme de bien. Raisonnement du monde....

Connaissait-on mieux Jacques M... ? Oui : il était né dans l'endroit, né de famille intègre ; jamais on avait eu à lui reprocher le moindre écart et, n'eût été la crainte d'être stigmatisés comme lui par la populace ignorante, on aurait trouvé des hommes qui connaissaient particulièrement Jacques M... et qui auraient pu lui rendre justice. Jacques M... pouvait donc être la brebis sous la peau du loup ?—Impossible, s'écriait le préjugé, c'était un homme sans religion, parce qu'il n'en avait pas au vu et au su de tout le monde ; donc c'était un infâme, &c... Même raisonnement toujours.

Mais voici du fanatisme plus outré :

Jacques M... était veuf. Que supposait et que prônait à haute voix ce fanatisme ? Que Madame M... était morte de chagrin à cause de l'impicité de son mari ; tandis que des personnes mieux informées disaient, mais tout bas, que jamais union n'avait été plus heureuse, plus paisible.

Ce n'est pas tout :—

Jacques M... avait une jeune fille nommée Elmire, ange de beauté et de candeur, ce que n'admettait pas le fanatisme, cela se conçoit. En effet, comment admettre qu'un ange pût avoir pour père un démon ? Comment concilier le mérite de la jeune fille avec l'infamie du père ? Tout cela était impossible dans l'opinion des gens : c'eût été blasphémer que de soutenir le contraire. Le père était un scélérat, la fille devait en tenir : tel père, telle fille, disait-on. *Ergo—glu !*

C'est ainsi qu'un infâme préjugé ternissait ce qu'il y avait assurément de plus pur, de plus angélique, la réputation d'Elmire.... Oui, ces prétendus dévots qui ont toujours la prière sur les lèvres et le venin au cœur, ces prétendus dévots avaient fait un monstre de ce qu'il y avait de plus beau, de plus charmant, la jeune Elmire !.... Pauvre enfant !.. à cet âge de quinze ans, à cet âge des premières émotions, des premiers tressaillements du cœur, où l'on commence à sentir vivement le besoin d'un tendre ami pour épancher ses craintes ou ses espérances, Elmire était donc réduite par la calomnie à vivre seule, isolée ! Elle n'avait au monde que son père.....

.....



## II.

COMME QUOI PAUL B.... ÉTAIT BIEN UN SAINT HOMME, AUX YEUX DU VULGAIRE.

C'était un jour d'automne.....

Après une longue prière bruyamment récitée en commun, Mère Jeanne avait posé à la poutre noircie une grosse lampe de tôle en forme de cuiller qui répandait dans l'appartement, une clarté blafarde, une fumée nauséabonde. Toute la famille avait fait cercle autour de la lampe ; et la conversation, comme un feu roulant alimenté par la médisance et la calomnie, passait en revue toutes les personnes du canton, tous les événements du jour.

La nuit était orageuse : le vent sifflait à travers les fissures du toit et faisait vaciller la lumière de la lampe comme une torche en plein air. Une pluie abondante était poussée par la rafale....

Au plus fort de la conversation, deux coups violents et précipités firent trembler la porte ; et chacun de faire un bond sur son siège....

—Qui ça, fit la vieille Jeanne, d'une voix chevrotante ?

—Des voyageurs. Logez-vous ?

—Des fois... Nous n'avons pas, ajoute la vieille en introduisant les deux étrangers, pour habitude de donner à couvert ; mais par un temps comme celui-là, nous nous considérons obligés de le faire... la Sainte Ecriture a dit : "*Frappez et on vous ouvrira.*"—Les petites filles, vous coucherez dans le grenier, pour donner votre lit à ces messieurs.

Nos voyageurs ne purent s'empêcher de sourire, entendant cette épithète de *petites* que donnait la bonne femme à deux grosses paysannes d'un embonpoint des plus robuste.

—Vous êtes de la ville, que je suppose ? demanda Mère Jeanne.

—Depuis quinze jours à-peu-près.

—Ah, vous êtes étrangers ?

—Oui, Madame.

—Vos noms ? s'il vous plait ; vous allez dire que je suis bien curieuse ; mais il me semble vous avoir déjà vus.

—C'est possible ; nous avons déjà visité la paroisse. Mon nom est Jades... et mon ami se nomme Denis.... Nous aurions voulu nous rendre ce soir chez M. Paul B...., mais, voyez ce temps !... Est-ce que nous en sommes bien loin ?

—Mais, chers amis, vous avez *passé* la maison ; il demeure à six arpents *en deça*.

—Alors, nous allons rebrousser chemin de suite.

—A votre goût ; mais il est tout probable que vous le trouverez couché.

—Déjà ? à huit heures ?....

—Oh dam, oui ! je vois bien que vous ne le connaissez pas ; c'est réglé comme dans un cloître chez lui : c'est un saint homme, voyez-vous, que ce M. Paul B....!

—C'est un saint homme, répéta en chœur toute la famille, jusqu'à un petit babouin qui balbutiait à peine!....

—Est-ce que vous n'avez pas entendu parler de lui? Mais c'est étonnant! il est connu de tout le monde. Ah, s'il n'est pas sauvé celui-là, nous n'avons pas besoin, nous, de prétendre au paradis!.... Savez-vous que la Ste. Vierge lui a apparu?

—Contez donc ça, maman, contez donc ça, dirent les jeunes filles avec le plus vif intérêt.

—Oui, Messieurs, il a vu la Ste. Vierge, comme je vous vois là.

—Oh! oh!....

Quoi! C'est une histoire *vraie* celle-là, par exemple! On tient ça, nous autres, de la femme à M. Marc.. qui est une femme croyable, je suppose... Or, il paraît qu'un jour M. Paul B.... priaît dans sa chambre avec une dévotion, que c'en était édifiant de le voir! Tout-à-coup voilà que le plafond s'entrouvre et qu'il en sort comme une espèce de fumée. En un instant cette fumée disparaît ou plutôt se change en une grande femme tout en blanc et d'une beauté!.... oh, mais d'une beauté éblouissante!.... Figurez-vous la Ste. Vierge enfin!.... M. Paul B.... ne pouvant *soutenir cette vue*, est tombé la face sur le plancher, si bien qu'il porte encore la marque du coup qu'il a attrapé. Alors il paraît que la Ste. Vierge lui aurait dit: *Relevez-vous, mon frère.*—Et M. Paul s'est relevé en tremblant que ça faisait frayeur de voir ça! le pauvre homme! Et pour lors la mère du Sauveur lui aurait parlé longtemps; mais on ne sait ce qu'elle lui a dit. Ceci est un secret entre elle et lui.... Mais, monsieur, ce miracle-là a fait du bruit dans la paroisse!...

Cette narration, tout ridicule qu'elle soit, ne paraîtra nullement étrange aux personnes bien au fait des mœurs et des habitudes de nos campagnes où la crédulité et la superstition sont parfois poussées jusqu'à leurs dernières limites.

—Mais, maman, fit une des jeunes filles, vous ne contez pas tout: dites donc à ces messieurs ce qui est arrivé à....

—Oh! en effet, la petite m'y fait penser.... preuve que l'affaire est véritable! Nous avons dans la paroisse un impie du nom de Jacques M...., un hérétique, un réprouvé, enfin un je ne sais quoi, qui s'est permis de douter de l'authenticité de ce miracle, qui l'a même tourné en ridicule. Savez-vous ce qui lui est arrivé en punition de son impiété!.... Il a perdu tous ses animaux en une semaine!.....

.....

## III.

## CE QU'ÉTAIT RÉELLEMENT PAUL B. ....

Tandisque cette bonne femme, interprète fidèle de la grande majorité de la paroisse, faisait si pieusement, le panégyrique de Paul B. ...., voici ce que le brave homme écrivait à un sien ami, vivant en pays étranger :

“ Cher Marcel,

“ Je persévère dans mon système d'exploitation ; il réussit à merveille!....

“ Le Canada est vraiment un excellent pays, en ce qu'il est encore tout neuf et partant facile à exploiter.—Quand je dis *le Canada*, j'entends parler de ses habitans.—Il est neuf sous tous rapports, mais surtout en fait d'idées religieuses!....

“ Figure-toi que je t'écris maintenant, enveloppé dans une espèce de robe monacale, au pied d'un grand crucifix.... J'ai adopté le masque de l'hypocrisie : il a une puissance de fascination extraordinaire ! il me favorise merveilleusement.. le succès est vraiment étonnant !..... et, si je ne te savais pourvu, je te conseillerais de venir en Canada.

“ Est dévot qui veut ici,—il est si facile de l'être, vois-tu ! Pas nécessaire de renoncer à ses inclinations, quelque vicieuses qu'elles puissent être ; seulement il faut autant que possible les laisser ignorer... Ce n'est pas Dieu qu'il faut servir, c'est le monde !—Ce n'est pas Dieu qu'il faut craindre, c'est le préjugé !.. En un mot, soyez religieux en apparence.. peu importe le reste !....

“ Combien de véritablement, de sincèrement, de sciemment religieux?.. Un sur cent peut-être : les quatre-vingt dix neuf autres n'obéissent qu'à une routine...

“ Un mot sur mon genre de vie te mettra plus au fait...

“ Tu sais d'abord que je ne suis pas homme à renoncer à mes habitudes qui sont loin d'être en harmonie avec une saine morale, encore bien moins avec la mysticité. Je les ai toutes conservées sans la moindre altération ; néanmoins je suis *dévo*t, ou je passe pour tel, ce qui revient au même ; je suis l'édification de toute la paroisse ; on va même jusqu'à me donner une place parmi les saints du Paradis et Dieu sait si, à mon décès, on ne s'arrachera pas les lambeaux de mou linceul pour en faire des reliques !...

“ Voici d'où me vient cette réputation.. réputation usurpée, s'il en fut jamais une!

“ En premier lieu j'ai mis, si je puis ainsi m'exprimer, en pratique ce grand proverbe universellement connu et respecté : *l'habit fait le moine*... Je me suis fait faire une longue jaquette sans taille qui me donne passablement la mine d'un moine.—Premier prestige !—Puis je ne manque aucune cérémonie religieuse.. chaque jour je passe plusieurs heures au temple, &c., &c.,—Second prestige !—Je fuis le contact du monde ; (ce qui ne m'empêche pas de voir des amis) quand la nécessité me met en relation avec le vulgaire,

j'affecte dans la conversation une grande inclination pour les choses du ciel, un dédain outré pour les biens de la terre, &c., &c., Troisième prestige !—

“ C'est à-peu-près là tout mon catéchisme. Avec cela, je jouis de la confiance publique ; c'est tout dire. Je puis faire les cent coups impunément. . .

“ Je te citerai un exemple qui te prouvera toute l'efficacité des apparences religieuses.

“ J'ai un voisin nommé Jacques M... Un parfait honnête homme, dix fois plus catholique, dix fois plus rangé que moi ; malheureusement il ne se montre nullement *dévo*t aux yeux du monde.—Au fond, son seul défaut, c'est d'être bien moins hypocrite que moi.—Eh bien, ce malheureux a quasi la réputation d'un démon, ni plus ni moins que cela ! Il a bien du bonheur d'avoir hérité d'un parent, car je suis persuadé qu'il *crèverait de faim* ! . . . .

“ Il ne faut pas que j'oublie de mentionner un fait qui n'a pas peu contribué à asseoir sur des bases indestructibles ma réputation de *saint* homme :

“ Passant pour un *Saint*, il fallait, pour bien faire, m'illustrer d'avantage par un miracle ! Je pouvais impunément me servir du mensonge ; j'ai donc prétendu que la Ste. Vierge m'avait apparue. J'ai su choisir mon monde pour en faire la première confidence ; et j'ai bien choisi ; car l'affaire est déjà loin ! . . Quand ça n'amuserait que les commères, c'est une engeance qu'il faut ménager !

“ Mon cher Marcel, si jamais le hasard t'amène en Canada et jusque dans la paroisse St. . . . , n'oublie pas de me voir. Bien qu'*ermite* pour le monde, je n'en suis pas moins, comme toujours, *joyeux vivant* avec les intimes comme toi.

Ton ami dévoué,

Paul B. . . . ”

---

#### IV.

##### COMME QUOI PAUL B. . . . DEDAIGNAIT (1) LES CHOSES DE CE MONDE.

Ceci se passait le lendemain de l'arrivée de Judes et de Denis chez la mère Jeanne.

La matinée était magnifique ! . . Un soleil resplendissant avait succédé à la couche épaisse de gros nuages qui, la veille, voilait le ciel ; l'air était doux, tempéré, comme aux plus beaux jours du printemps. Le zéphir avec sa brise légère et parfumée des derniers baumes de la saison ouvrait indiscrètement les rideaux d'une fenêtre pratiquée dans le pignon de la maison de Jacques M. . . . Une belle jeune fille était langoureusement assise dans l'embrasure de cette fenêtre. . . C'était Elmire.

A quoi pensait-elle, la pauvre enfant ! . . Sans doute, de sinistres pensées traversaient son imagination, car parfois un soupir faisait palpiter son sein ; car elle passait la main sur son front comme pour en chasser une doulou-

reuse impression. Et pourtant quelquefois aussi, on eut dit qu'un rayon de félicité dissipait les nuages qui l'assombrissaient, un sourire angélique passait sur ses lèvres ! Quelle était divine dans sa rêverie ! Il nous semble la voir, cette chère enfant avec ses cheveux d'or flottants, ses yeux bleus comme l'azur des cieux !.....

Du fond de sa cellule, notre prétendu ermite Paul B.... couvrait la jeune fille de son œil fauve et éteint : son cœur battait à se briser !.... Dans cet être que le vulgaire *divinisait*, régnait la plus terrible, la plus indomptable des passions ..... les charmes d'Elmire avaient allumé dans le cœur de l'hypocrite *dévo*t un brasier inextinguible !..... Cet homme qui feignait d'avoir renoncé aux choses du monde, aurait donné toutes les choses du ciel pour un seul regard d'Elmire !..... Paul B.... aimait Elmire ; non pas d'un pur et chaste amour ; mais de cet amour brutal, bestial qui vit dans les estaminets du plus bas étage, dans les lieux de prostitution les plus avilis !.. Parfois, on eut dit qu'il allait d'un bond s'élançer à travers la fenêtre de son bouge pour aller tomber aux pieds d'Elmire ?..... On eut dit qu'il allait déchirer sa robe, briser son masque, et mettre à nu toute la turpitude de son hypocrisie pour n'écouter que la diabolique passion qui le dévorait.... Tant la tentation était terrible !

Et cela se passait pourtant sur la marche d'un prie-Dieu.. au pied d'un crucifix.... en regard d'une cohorte d'*images Saintes*.....!

Qu'eussent dit les bonnes femmes d'un pareil contraste ?..

.....

Tout-à-coup on frappa ; Paul B.... maudit intérieurement l'importun qui venait ainsi l'arracher à sa contemplation lascive ; puis, par un retour subit sur lui-même, il ferma les volets de sa fenêtre et tomba au pied de son crucifix en marmottant une prière....

Judes et Denis entrèrent. Paul B.... leur fit signe de s'asseoir et finit son oraison, après quoi il s'approcha d'eux d'un air béat assez bien contrefait, vu le peu de temps qu'il avait eu pour se composer et se remettre. Mais sa figure portait encore l'empreinte de certaines émotions de malaise qui ne pouvaient échapper à des yeux quelque peu observateurs ; et, comme nous allons le voir dans l'instant, nos deux jeunes gens avaient tout l'intérêt du monde à observer minutieusement le saint personnage, contre lequel ils étaient d'ailleurs fortement prévenus.. De prime abord, ils ne crurent nullement à cette grande dévotion apparente. La véritable piété est plus humble et moins pédante !

—Vous êtes M. Paul B....

—Oui, Messieurs.

—Pardon, si nous vous avons troublé..

—Mais pas du tout.. j'achevais mes *petites heures*, dit-il en posant sur le prie-Dieu un gros volume octavo, portant couvert de velours avec glands de soie comme le bréviaire d'un prêtre ambulant.

—Vous menez une vie exemplaire, dit Judes, sur un ton passablement sarcastique.

—J'ai renoncé au monde, Messieurs, dit Paul, avec un soupir de componction qui eut fait envie à un trappiste !

—Je m'explique alors la *sainte* réputation que vous avez.

Paul baissa la vue en signe d'humilité.

—Et quel ne doit pas être votre supplice, de vivre pour ainsi dire côte à côte avec un si mauvais voisin.

—Le malheureux ! que Dieu ait pitié de son âme !

—C'est dommage !.. Il a une si jolie enfant !..

Un frisson involontaire faillit trahir le faux pénitent... mais il ajouta avec une indifférence aussi dédaigneuse qu'hypocrite :

—Hélas ! qu'est-ce que la beauté ? Une fleur qui naît le matin et qui meurt le soir.. O désirs du siècle, que vous êtes futiles !.. Que sont les beautés de ce monde, Messieurs, comparées à celles d'en-Haut !

En disant cela, il élevait ses yeux vers le ciel.. Regard blasphématoire !.. car son ciel à lui, celui auquel il rêvait jour et nuit, celui pour lequel il eut tout sacrifié, c'était l'azur des yeux limpides de la jeune Elmire !

Était-il possible d'être aussi audacieusement hypocrite !.....

—Avec votre permission, Monsieur, dit Judes fatigué des doléances du saint homme, nous en viendrons au but de notre visite. Vous avez connu un nommé Bernard.. ?

—Assez imparfaitement, je vous assure, dit Paul B.... avec quelqu'embaras.

—Vous savez qu'il a demeuré aux Etats-Unis ; qu'il y a acquis une jolie fortune au moyen de fraudes et d'infâmes escroqueries....

—Monsieur, fit Paul B.... interrompant brusquement Judes, la charité nous fait un devoir de ne pas juger témérairement les hommes !.. quant à moi, je vous assure que j'avais une toute autre opinion de ce M. Bernard..

—C'est possible ; vous vous trompez, voilà tout ; car il est à la connaissance de tous ceux qui ont vécu dans son temps, que ce Bernard a finalement été obligé de s'enfuir pour échapper aux investigations de la justice. Entre autres dupes qu'il a faites, se trouve une Madame F.... Il avait emprunté d'elle une somme de £300 pour laquelle il lui avait donné son billet payable à trois mois. Mais à l'échéance de ces trois mois, il avait laissé le pays.

Judes fixait Paul B.... avec un regard d'aigle ; mais celui-ci, avec cette puissance d'hypocrisie, qu'une longue habitude dans le crime donne, conservait une impassibilité inaltérable.

—Je puis vous montrer ce billet, Monsieur, le voici.

Paul B.... jeta dessus un regard furtif.

—Je vois bien que c'est un billet promissoire signé " Bernard... Mais... "

—Mais, dit Judes, vous êtes libre de douter de cette signature, c'est votre droit. Notre devoir à nous sera de la prouver, ce sera facile, si vous ne jugez à propos de nous en croire sur parole.....

—Et pourquoi cela ?..... que voulez-vous dire ?...

—Un instant, il n'y aura plus moyen pour vous d'ignorer.... Or, poursuit Judes, cette dame F.... était notre mère ; car nous sommes les deux frères : Il a plu à Dieu de nous l'enlever : que sa volonté soit faite. Notre pauvre mère serait morte riche ; mais elle avait le malheur de ne pas assez se défier du monde. Honnête dans toute la force du terme, elle croyait tous les autres comme elle : elle en a été la dupe ; elle est morte pauvre. Ce Bernard... est un de ceux qui ont achevé de la ruiner. —Nous avions mis ce billet promissoire au rang des dettes perdues—Bernard était parti et nous ne savions quels nouveaux parages il avait choisi pour y exercer ses odieuses spéculations.— Nous avons donc fait le sacrifice des £300, et Dieu sait que ce sacrifice a été bien pénible ! Nous sommes pauvres, Monsieur, et vous savez tout ce que la pauvreté a de douloureux pour des jeunes gens. Que peut-on sans la fortune ? La fortune, c'est le mobile qui fait agir tous les hommes, c'est le grand pivot sur lequel tourne l'humanité entière ! Rien, absolument rien sans argent ; et tout avec de l'argent. Triste et grande vérité que celle-là !..

—Pauvre monde ! fit Paul B.... en élevant les bras au ciel, pauvre humanité !.. Et dire qu'il y a là Haut tant de richesses plus dignes d'envie et auxquelles on ne songe pas !..

—La fièvre de l'or, continue Judes, émigrée de cette terre merveilleuse la Californie, commençait à embraser le cœur des nations. Oh ! que de vœux n'avons-nous pas faits vers cette terre promise !... Mais à quoi bon ? Comment s'y rendre sans argent !..... Nous avons presque oublié notre rêve de la Californie, lorsqu'un jour, il y a de ça deux mois à-peu-près, un incident—un hasard assez heureux,—fit renaître plus vivaces que jamais nos espérances. J'étais dans un café : tout près de moi, et sans s'inquiéter du tout si je pouvais les entendre, deux individus conversaient sur le ton le plus animé ; et je ne tardai pas à comprendre que Maître Bernard.... était le sujet de la conversation. Je compris aussi de suite que les deux individus avaient eu l'honneur de compter parmi les dupes de l'escroc. Il y avait présent un autre personnage d'assez chétive apparence, qui pouvait comme moi tout entendre, mais qui ne paraissait nullement s'en soucier. Je fus donc bien surpris, lorsque ce personnage vint tout-à-coup à moi et me dit de l'air le plus indifférent du monde :

—Ce Bernard dont ils parlent, eux autres, je l'ai bien connu, moi !

—Oui ; et où est-il à présent ?

—Il est mort.

—Ainsi ces Messieurs que voilà peuvent se consoler !..

—Peut-être que oui, peut-être que non....

La réponse était on ne peut plus vague.

—Comment ?

—Il est mort, il a laissé tout ce qu'il avait ( et c'était considérable ) à un homme.....

—A un homme qui lui ressemble, je suppose !

—Je n'eus point de réponse à cela ; mais si j'en juge par les apparences, j'avais tort d'avoir ce soupçon.

En disant cela, Judes fixa résolument Paul B.... Celui-ci ne fit pas semblant d'avoir compris : il était toujours impassible.

Judes continua :

—Vous concevez que j'étais des plus intéressés à connaître le nom de l'héritier ou du légataire universel de Bernard.... Si ce légataire était honnête et consciencieux, comme je n'en doute pas aujourd'hui, toujours à en juger d'après les apparences, il devait nécessairement se faire un scrupule de jouir d'un bien mal acquis ! et un devoir de le restituer. Je pouvais donc espérer (je l'espère plus que jamais aujourd'hui) le recouvrement des £300 de ma mère..

—Ainsi demandai-je à mon inconnu, vous connaissez le légataire de Bernard..?

—Il demeure aujourd'hui en Canada, près de Montréal : il se nomme Paul B....

Le saint homme, comme s'il ne se fut pas attendu à un tel dénouement, se tordit sur son siège, puis se levant précipitamment, il dit avec quelqu'humour :

—Etait-ce à cela que vous vouliez en venir ?

—Tout juste, fit Judes sans sourciller ; mais attendez, il faut que je vous rapporte toutes les paroles de cet inconnu :

—Etes-vous bien sûr de cela, lui dis-je ?

—J'en suis sûr.. Et tenez, a-t-il ajouté avec une certaine satisfaction maligne, je connais bien d'autres choses encore.

En disant cela, il me laissa brusquement. Je ne l'ai pas revu depuis.

Ces mots "*Je connais bien d'autres choses encore*" firent quelqu'impression sur Paul B.... il fronça les sourcils ; mais ce fut si rapide, que Judes n'eut pas le temps de s'en apercevoir.

—Nous aurions pu, mon cher Monsieur, dit Paul B.... d'un air qui frisait l'ironie, en finir plutôt. L'affaire est toute simple : on vous a trompé : voilà la vérité pure et entière. S'il est vrai que Bernard.... ait laissé des biens considérables—chose dont je doute fort—il est entièrement faux que je sois la seule personne qui en ait hérité ; car le seul legs qui m'a été fait, c'est une modique somme de £150. Et, Dieu m'entende, ajoute Paul B.... en élevant les yeux au ciel, je n'ai pas touché une obole de cette somme—je l'ai consacrée *aux bonnes œuvres* !

Et ce disant Paul B.... se leva précipitamment .... Le tintement de la cloche appelait les fidèles à une cérémonie religieuse.

—Messieurs, dit-il, en prenant son gros bréviaire ; le *salut avant toutes choses* ! A quoi sert de gagner les biens de la terre, si l'on perd son âme?... Je vous prie donc de m'excuser....

Et il ouvrit la porte tout grande. C'était donner congé à Judes et à son frère, d'une manière assez peu courtoise ; mais très explicite.



## V.

## ELMIRE ET JUDES, . . . . AMOUR.

Comme Judes et son frère sortaient de chez Paul B. . . . Elmire d'un pas de gazelle traversait le parterre séparant la maison de son père de la voie publique. Il y eut entre elle et Judes un regard de flamme échangé—comme un courant magnétique qui fit battre à la fois leurs cœurs—Première étincelle d'amour, rapide et piquante, comme l'étincelle électrique !

Paul B. . . . l'œil braqué dans sa fenêtre, avait aperçu ce trait de feu, parti des yeux du couple heureux. . . . Paul B. . . . était déjà jaloux, mais de cette jalousie outrée qui peut se porter aux plus grands excès ! . . . .

Elmire cherchait à se rendre compte d'une nouvelle sensation qu'elle venait d'éprouver pour la première fois, sensation brûlante qui pénétrait dans toutes ses veines ! . . . . Que ce regard de Judes l'avait étrangement impressionnée ! que ce regard lui avait fait de bien ! . . . . Arrivée sur le seuil de l'Eglise, elle détourna la tête, vit Judes et ce fut encore le même regard ! Elle sentit battre violemment son cœur. . . . Elmire aimait, mais sans se rendre compte de cette première émotion d'amour ! . . . .

Elle entra dans l'Eglise et se mit à genoux, près du bénitier.

Judes vint s'agenouiller près d'elle.

Paul B. . . . entra à son tour et se plaça dans la nef, de manière à pouvoir épier jusqu'au moindre de leurs regards. Etrange dévot ! qui choisissait le temple, et le moment d'une cérémonie religieuse pour exercer plus impunément le plus coupable espionnage !

Après la cérémonie, Judes en sortant de l'Eglise, glissa dans les mains de la jeune fille un petit papier sur lequel étaient crayonnés ces mots : "*Vous lez-vous m'aimer.*"

Elmire baissa la vue ; Judes s'aperçut qu'elle essayait une larme. Puis elle murmura en frissonnant : Mon Dieu, nous a-t-il vus ?

—Que dites-vous, Elmire ?

—Nous a-t-il vus, répéta-t-elle ?

—Qui !

—M. Paul B. . . .

—Et quand il nous aurait vus ?

—Oh ! nous l'aurions bien scandalisé. . . c'est un saint homme !

—Lui *saint* ! quand il passe tout le temps de la messe à espionner les autres, au lieu d'avoir la vue dans ce gros livre qu'il porte sans doute pour en imposer ! Vous l'avez vu, il n'a pas cessé de nous épier.

—Chut ! ne dites pas cela ; prenez-garde surtout qu'on ne vous entende ; et laissez-moi seule, je vous en prie.

—Pourquoi ?

—Le monde ! le monde ! . . . .

—Je vous connais, Elmire ; que me fait le monde ? Je vous aime ! . . . *Souffrez* donc qu'il y ait dans ce monde méchant et fanatique qui vous méprise,

souffrez donc qu'il y ait au moins un homme moins aveugle qui sache vous apprécier.... Quand je vous connus il y a deux ans, Elmire, je vous aimai, mais j'eus honte de vous l'avouer. Je me suis repenti de cette faiblesse et je la répare aujourd'hui. Avez-vous lu le petit papier?....

—Judes, vous savez ce que dit l'opinion publique, vous la braveriez donc ?

—Je braverai tout pour vous. Et que m'importent à moi les odieuses calomnies du fanatisme ? Ce que je regrette, c'est que vous soyez, vous, ange de candeur et de piété, le point de mire de ces calomnies !

—Ah Judes, je suis habituée maintenant à cette vie de déboires, je suis résignée. Heureusement qu'il y'a là Haut un Juge qui ne pense pas comme le monde qui m'entoure ; c'est en lui qu'est toute mon espérance.

—Et sur la terre ? personne.... ? fit Judes en pressant la main veloutée de la jeune fille.

—Jusqu'ici, dit Elmire avec un soupir douloureux, je n'ai eu personne en qui je pus espérer.

—Mais aujourd'hui ?

La belle enfant leva sur Judes ses yeux pleins d'une douce et expressive mélancolie.... il y avait un tendre aveu dans ce regard angélique !

En ce moment Paul B.... passa si près, que sa redingote frôla la robe-mérinos de la jeune fille qui fit un pas en arrière avec un air moitié superstitieux, moitié craintif.

—Elmire, dit Judes, la vue de cet homme me cause de pénibles et révoltantes impressions : je sens pour lui une aversion invincible ; je le hais, oui je le hais, parceque plus je vais, plus je crois que c'est un de ces misérables revêtus de la livrée religieuse qui exploitent les préjugés populaires.

—Ah ! fi, Judes, dit Elmire, avec une pieuse indignation.

—Que voulez-vous?...

—Si vous aviez le malheur de répéter cela ici, on vous lapiderait.

—Cela ne prouverait pas grand chose....

—Chut. Nous arrivons, Judes : et il vaut mieux que M. Paul B.... ne nous voie pas arriver ensemble. Laissez-moi seule.

—Mais, vous ne m'avez pas répondu.

—A quoi, dit Elmire avec candeur, à quoi, Judes ?

—Au petit papier...

—Nous verrons cet après-midi ; venez, mon père sera flatté de vous saluer.

A tantôt, Judes.

—Adieu, cher ange, n'oubliez pas le petit papier.

Elmire s'éloigna en le montrant, comme si elle eut voulu dire : " Comment voulez-vous que je l'oublie ! "

## VI.

## COMMENCEMENT DE LA VENGEANCE DIVINE.

Paul B.... n'était pas entré ; sur le seuil de sa porte, il attendait la jeune fille pour retremper dans un de ses regards son infernale passion. Il la revit plus belle que jamais ; cette fois l'amour naissant avait coloré ses joues d'un bel incarnat, et allumé sous son beau cil noir un nouveau feu qui pénétra jusque dans l'âme du faux ermite. Il y avait sur tous les traits de la jeune fille, dans sa marche et surtout dans ce demi sourire qui effleurait ses lèvres, une espèce de douce volupté qui eut pénétré le cilice d'un trappiste.

Paul B.... frémissait de convoitise, si cela peut se dire. Deux passions frénétiques bourrelaient son cœur : la concupiscence et la jalousie. Il aimait Elmire ; et s'était aperçu qu'un autre l'adorait et, plus heureux que lui, pouvait faire l'aveu de son amour. Mais lui, comment pouvait-il faire le même aveu, dans sa position. Le malheureux ! dans sa rage, il allait jusqu'à blasphémer contre le Christ qu'il portait sur sa poitrine....

Cependant un éclair sinistre parut sous sa paupière : une idée diabolique venait de traverser son esprit, il s'approcha d'un pupitre et écrivit :

“ Cher Marcel,

“ C'est la première fois qu'il m'arrive de maudire la position que je me suis faite par la plus insigne hypocrisie : elle vient de me faire passer un jour d'enfer. Il faut l'avouer, je suis surpris que Dieu ait été aussi patient, et ne m'ait puni plutôt. Mais le supplice pour avoir été retardé, n'en a été que plus affreux. A l'heure où je t'écris, je souffre le martyr !..

“ D'abord, ce matin, j'ai reçu la visite de deux marauds dont Bernard.., notre complice, a ruiné la mère, Mme F.... Tu connais le fait.—On les a adressés à moi, comme étant le même Paul B.. qui a hérité des biens de Bernard. Je ne sais qui a pu leur donner ces informations, toujours qu'elles sont correctes. Ne serait-ce pas par exemple ce damné *Thom* qui serait ressuscité. Mais non, c'est folie d'y penser ; il n'en reviendra jamais, le pauvre Thom. Certaines paroles de *l'informateur* m'ont frappé. “ *Je connais bien d'autres choses encore*, aurait-il dit aux deux F.... ; cela m'inquiète....

“ *L'attirail* religieux dont je me suis environné a momentanément contrarié mes jeunes gens : mais par malheur le doute n'a pas été long, car l'un d'eux a fait l'histoire du passé de Bernard.... avec une imperturbabilité qui m'accablait, avec une exactitude qui me foudroyait, et ce, en me toisant avec un regard puissant pour juger à ma figure. Le diable m'a bien prêté son masque, il est vrai ; j'ai conservé jusqu'au bout un flegme inaltérable ; j'ai nié le legs universel de Bernard.. mais je ne crois pas que cela ait suffi pour abuser mes espèces d'inquisiteurs. S'ils allaient revenir à la charge avec cet être maudit qui les a si bien renseignés : si cet être n'a pas menti en disant : “ *je connais bien d'autres choses encore.... tout sera donc dévoilé !* Oh, cette pensée me brûle comme un fer rouge !

“ Et pourtant, c'est la moindre de mes tortures !... ”

“ Il y a tout près de moi, si près, si près, qu'en allongeant le bras, je pourrais l'étreindre, un ange qui, je crois, est descendu du ciel pour me donner une idée des félicités que je regretterai d'avoir perdues en enfer ! Il n'y a pas de moyen *matériel* pour ployer cette petite : c'est un ange de beauté, mais c'est aussi un ange de piété. Ce n'est qu'avec le *sentiment* qu'on pourrait la gagner... et, dans ma position, avec cette réputation de sainteté qu'on m'a *bêtement* donnée, comment faire du sentiment avec cette voisine ? Impossible.

“ Et pourtant ce n'est pas encore la plus terrible de mes tortures !

“ Je suis jaloux... Un autre aime cette jeune fille, et il en est aimé, je le sais, j'en suis persuadé. Et devine quel est mon rival ? Juste un des fils de notre victime, Mme. F...., qui bientôt peut-être déchirera le voile qui me couvre et me livrera à l'anathème public !... ”

“ Que faire ? A qui m'adresser ? Ce ne sera pas à Dieu auquel je n'ai jamais pensé, à Dieu dont je me suis servi pour pallier mes iniquités !

“ Qui pouvais-je donc implorer ? Ceux que j'avais le mieux servis : Satan d'abord, toi ensuite. Le premier est venu de suite à mon secours, en me suggérant le plan : toi, tu m'aideras à le mettre à exécution.

“ Et voici ce plan : aujourd'hui qu'il est trouvé, je le trouve tout simple :—

“ Les fils de Mme. F.... en réclamant le montant du billet que Bernard lui devait, désirent s'en servir pour aller en Californie. En partant, ils me délivrent de deux ennemis dangereux, parceque, vois-tu, je pourrai conserver impunément mon masque, et je n'aurai plus de rival. Tu conçois que ce serait une excellente affaire ! Je vais donc me décider à leur avancer *bona voluntatis* les £300. Je dis *avancer* ; car nous pourrons les recouvrer, si tu le veux. Nos deux jeunes gens passeront par les Etats-Unis : je ferai en sorte qu'ils prennent cette route. Tu as des filous à ta disposition ; avec l'habileté qu'ils ont, une bourse a bientôt sauté d'une poche à l'autre. Ceci est intelligible, je suppose, suffit. Le coup fait, il te revient de droit la moitié de la somme.

“ Et compte sur ma reconnaissance.

PAUL B....”



## DEUXIEME PARTIE.



TROIS MOIS PLUS TARD.



## CORRESPONDANCES.

## I.

## JUDES A SAMUEL.

“ Quand tu ouvriras cette lettre, mon cher Samuel, je serai déjà loin ; et Dieu sait quel sera le terme de mon triste voyage !..... Je t'en informerai à temps.

“ Il y a dans la vie, n'est-ce pas, de bien terribles événements, des événements d'autant plus terribles qu'ils viennent vous frapper comme la foudre, au milieu de vos plus chères espérances, de vos plus riantes perspectives !.. Tu sais, cher ami, combien j'avais foi dans l'avenir ; de quels doux rêves je me berçais. Déjà avec une bonne part des faveurs publiques, bien qu'au début de ma carrière, généralement estimé, n'ayant pas d'ennemis à redouter, entouré de bons et véritables amis comme toi, aimé d'un ange comme Elmire dont les tendres sollicitudes, les doux épanchements répandaient un charme indicible sur mon existence et dont j'étais à-peu-près certain de posséder le cœur plus tard....., qu'avais-je besoin de plus dans la vie ? Rien : mon bonheur était, ce semble, aussi parfait qu'il peut l'être dans ce monde : et c'est aujourd'hui qu'il m'est ravi, que je peux mieux l'apprécier.....

“ Dis-moi quel démon a pu se rendre si subitement maître de mon pauvre frère, lui toujours si honnête, si sage, si peu ambitieux ? Tu l'avoueras, Samuel, il y a là un mystère qui, j'espère, se dévoilera plus tard.... Malheureux frère ! il ne pensait donc pas qu'en se perdant, il me perdait avec lui ; que le stigmate qu'il imprimait à son front, allait flétrir le mien aussi ?—Triste et cruel préjugé qui veut que toute une famille soit solidaire de la flétrissure d'un de ses membres !—Mon Dieu ! s'il y eut pensé, cela seul l'eût retenu sur la pente du crime et il n'eut pas glissé. Car il était bon frère : tu sais combien il m'aimait ! combien il cherchait mes intérêts ! avec quelle ardeur, avec quelle sollicitude il y veillait ! Encore une fois, il y a quelque chose que je ne puis m'expliquer.

“ Je me prends souvent à douter fortement de sa culpabilité, bien que les présomptions soient hélas ! malheureusement, très fortes contre lui ! Dans tous les cas il y'a une chose que je ne pourrai jamais croire, mon cœur s'y refusera toujours : c'est que Denis se soit rendu coupable de propos délibéré, librement, sans contrainte et de sang-froid. Non, il faut que quelque force visible ou invisible l'ait entraîné dans l'abîme. . . Mais il n'en est pas moins vrai que la société ne lui tiendra compte que de son crime : on jettera un voile bien épais sur sa conduite antérieure, toute honorable qu'elle a été : la société le rejettera, le pauvre enfant, loin de son sein, comme un être à jamais déshonoré. Et, par contre-coup, sa honte rejaillira sur moi ; je serai moi aussi le point de mire de tout le monde : je serai l'objet d'une curiosité impudente, dédaigneuse ; et qui sait si la calomnie ne me fera pas un sort plus triste encore. En face de ces probabilités, je n'ai pas hésité à dire un éternel adieu peut-être à mon pays, et pourtant, tu sais quelles affections j'y laisse ! . . . . .

“ Je ne te dirai pas, cher Samuel, les angoisses qui m'ont serré le cœur, lorsque j'ai laissé le seuil paternel ; je ne te dirai pas ce que j'ai éprouvé de poignants regrets lorsque, passant devant la maison de M. Jacques M. . . . , il m'a fallu jeter un dernier regard à cette fenêtre où, Elmire et moi, nous avons si souvent vidé à longs traits la coupe du bonheur. . . . Je me suis arrêté quelques instans. . . . j'aurais voulu la revoir une dernière fois avant de partir pour l'exil. . . . Peut-être hélas, aurait-elle eu honte de me regarder, peut-être obéit-elle, aussi elle, à l'influence du préjugé. . . . Tu me le diras, Samuel ; j'espère que tu me mettras au courant de tout ce qui me concerne. Hélas ! je n'ai plus de consolations à attendre que celles que tu m'écriras. Ecris-moi, écris-moi souvent, si tu veux prolonger ma vie. Chaque mot au sujet d'Elmire, me vaudra un jour de plus . . . . .

“ Tu auras probablement occasion de voir Elmire prochainement : dis-lui que je suis parti avec mon amour qui me suivra jusqu'au cercueil. Elle comprendra que je devais me soustraire à la honte de mon frère. Puisse-t-elle me plaindre, si elle ne peut plus m'aimer !

“ Va trouver mon pauvre frère, console le dans sa prison ; dis-lui que son frère n'a pas eu le courage d'aller le serrer dans ses bras avant de partir ; mais que son frère l'aime toujours, qu'il ne lui en veut pas, malgré le malheur qu'il aurait à lui reprocher. . . . .

“ Donne-moi tous les détails que tu pourras recueillir relativement au crime de Denis : dis-moi quelle impression il a faite sur le public ; ne me cache rien, Samuel ; je pressens tout ce que tu vas me dire ; je suis résigné à tout recevoir.

“ Je ne t'ai pas vu avant de partir : je n'ai pas osé voir personne . . . . J'avais honte ! Pardonne-moi. . . . . Adieu, Adieu.

JUDES.”

## II.

## JUDES A SAMUEL.

“ Cher ami,

“ Pauvre fugitif, proscrit par le plus cruel des préjugés, je viens de planter ma tente ; et le premier moment disponible, je te le consacre. Je suis arrêté dans la ville de.... L’adopterai-je comme ma nouvelle patrie ? ou n’y ferai-je qu’une halte ? Que sais-je ? Dans tous les cas je m’y reposerai quelque temps, assez longtemps j’espère, pour y recevoir de toi quelques nouvelles du Canada et des intérêts que j’y ai laissés. Ecris-moi au nom de l’amitié qui nous lie, écris-moi, j’ai besoin de quelques lignes : elles allégeront le poids qui affaisse mon cœur, elles me feront respirer plus librement : elles raviveront quelque peu ma vie qui s’éteint.

“ Il y a aujourd’hui, mon cher Samuel, des cent lieues qui nous séparent : il me semble que cette épouvantable distance existe depuis un siècle ! cette pensée m’obsède jour et nuit ; cette pensée me tuera !.. Chaque nuit des songes agréables qui me reportent au centre de mon bonheur passé, en Canada ; et chaque matin un triste réveil qui dissipe tous ces songes et me ramène impitoyablement à la plus sombre des réalités !... Après tout, il faut bien me résigner aujourd’hui à faire cette amère réflexion : c’est que la félicité humaine n’est qu’une ombre que le moindre souffle dissipe. Quelques réflexions philosophiques comme celle-là ont l’effet d’amortir passagèrement le feu de mes douleurs ; mais la nature ne tarde pas à faire décamper la philosophie.. voilà le malheur !... ”

“ Puis Elmire ?.. Toujours elle ! oui toujours !.. Instabilité des choses humaines ! une fois je me suis trouvé heureux de l’aimer ; aujourd’hui peut-être serais-je moins malheureux, si je ne l’avais jamais connue !... Mais, hâte-toi de me le dire : comment est-elle ? Et à mon sujet, que t’a dit son regard ? l’as-tu interrogé ? Parle, parle donc.... Mais non, ne parle pas, j’ai peur de ce que tu vas me dire... C’est égal, parle, je le veux ; que ce soit pour ou contre moi..... ”

“ Et mon pauvre frère ? Après Elmire, c’est lui qui m’inquiète le plus ; c’est de lui que j’attends des nouvelles avec le plus d’empressement..... ”

“ Ma nouvelle patrie, si toutefois je l’adopte, serait assez agréable pour qui aurait le cœur accessible à d’autres sensations que la douleur ; mais moi, je ne puis plus que souffrir : la souffrance me suit partout.

“ J’ai rencontré hier notre ancien et bon ami Jérémie : il est bien portant et paraît prospérer.

Adieu.

JUDES.”

## III.

## ELMIRE A Mme....

“ Chère tante,

“ Cette nouvelle ne vous apprendra rien—la nouvelle du malheur qui vient de me frapper a déjà franchi, il n’y a pas de doute, les quelques lieues de distance qui nous séparent. Hélas ! les mauvaises nouvelles vont plus vite que les bonnes !.... Depuis quelques jours, ma chère tante, je ne sors plus de ma chambre que pour aller faire semblant de prendre mes repas. C’est que je ne vis aujourd’hui que pour pleurer ; et je pleurs sans cesse. Si je voyais devant moi toutes les larmes que j’ai versées, peut-être frémirais-je !.... Aussi je ne sache pas, que jamais, personne ait éprouvé un aussi épouvantable revers ; je ne sache pas que personne ait passé si brusquement de la félicité au malheur.... Est-il possible que j’aie mérité un aussi triste sort ? Je me fais souvent cette question ; et dans ma douleur, j’irais parfois jusqu’à douter de la Providence, si la foi ne me soutenait.

“ Vous savez combien j’étais heureuse ; j’aimais tant Judes ! il m’aimait tant lui-même ! Et mon père qui dans le principe avait vu notre amour et nos liaisons d’un mauvais œil, mon père ! grâce à mes instances, était bien revenu au sujet de Judes. Il le voyait si noble, si loyal, si actif, si laborieux, qu’il ne lui faisait plus un crime de sa pauvreté. Il commençait même à le voir chez nous avec une certaine complaisance, et sans aucun doute, il aurait fini par consentir à notre alliance. Alors, ma chère tante, notre bonheur eut été parfait ! Malheureusement Dieu en a décidé autrement.

“ Vous savez le crime du malheureux frère de Judes !.. Cet événement a réveillé dans le cœur de mon père l’espèce de mépris qu’il avait manifesté pour Judes au premier abord ; cet événement a brisé toutes nos espérances, tout notre avenir. Je n’ai pas besoin de vous dire que la porte de la maison est pour toujours fermée à Judes, qu’il revienne ou non dans le pays, et que je suis condamnée à gémir dans la solitude ; et cela, quand on y pense, par suite d’un malheureux événement sur lequel nous n’avons eu aucun contrôle. Pourquoi faut-il que nous soyons obligés d’expié le crime d’un autre !.. Il est impossible que Dieu puisse sanctionner une pareille injustice !.. Mais entre Dieu et le monde, il y a un abîme.

“ L’emprisonnement de Denis a causé une sensation extraordinaire. Ce pauvre jeune homme jouissait à juste titre d’une réputation à l’abri de tout soupçon. Peu de jeunes gens à son âge ont mené une vie plus paisible, plus régulière. On ne lui a jamais vu faire de dépenses frivoles ; il n’avait pas d’ambition ; on lui reprochait même de l’insouciance. Il avait l’air de ne pas se soucier du monde. Naturellement morose, il ne recherchait aucuns plaisirs, semblait même les fuir. Il n’avait pas d’amis. Enfin chacun se met inutilement l’esprit à la torture pour deviner le motif qui l’a porté au crime... Pauvre Denis !



“ Et Judes !... Mon Dieu, je ne puis y penser sans frémir ; j’ai peur qu’il ne se livre à quelqu’acte de désespoir, à chaque instant, je crains d’apprendre encore quelqu’affreuse nouvelle !..

“ Ah ! ma chère tante, je souffre horriblement. Ce qu’il y a de plus pénible, c’est que je suis forcée d’enfermer ma souffrance dans mon cœur. Et le moyen de cacher une douleur comme la mienne ?.. C’est impossible. Alors mon père me gourmande, ou m’accable de sarcasmes. Hier, il me dit qu’il fallait absolument que je change de conduite. Il traite mes peines de “ folies de jeune fille.” N’est-ce pas qu’il est bien sévère, mon père ! Heureusement que j’ai la consolation d’en Haut !.. Mais il me semble que, pour respirer plus librement, j’aurais besoin d’un cœur dans lequel je pus m’épancher. Vous viendrez, n’est-ce pas, ma tante, vous viendrez partager durant quelques jours ma triste solitude ; vous ferez pour une nièce qui vous aime le sacrifice de quelques journées. Venez, je vous en prie, venez, je vous ouvrirai mon cœur et vous y verserez quelques gouttes de ce baume de consolation qui soulage tant. Dites-moi que vous viendrez bientôt.

Votre nièce bien malheureuse,

ELMIRE.”

---

#### IV.

##### JEREMIE A SAMUEL.

“ Cher ami,

“ Il y a bientôt cinq ans que j’ai laissé le Canada ; et durant cet intervalle, pas un mot n’a été échangé entre nous. Quand je pense à l’étroite et sincère amitié que nous liait, aux preuves de profonde affection que tu m’as données en plus d’une circonstance, je m’en veux de ne pas avoir rompu le silence avant ce jour. J’ai commis, sans le vouloir, un gros péché d’infidélité, je dirais même d’ingratitude—sans le vouloir,—car assurément, s’il est un péché qui répugne à mon cœur, c’est celui-là. Il ne faut pas que tu croies pour cela, mon cher ami, que la distance qui nous sépare aujourd’hui ait éteint l’amitié dans mon cœur ; non, cette amitié est aussi profonde, aussi vivace que jamais. Et elle ne saurait s’éteindre. Dans ma nouvelle patrie, je me plais à me rappeler souvent les beaux jours que nous avons passés en Canada.

“ Une lettre de ma part sera sans doute une grande nouveauté pour toi ? c’est qu’aussi j’ai une grande nouveauté à t’apprendre. Avant-hier soir, j’étais sorti pour prendre l’exercice : c’était une soirée poétique : ciel d’azur, brise aromatique, un clair de lune splendide, &c. Et pour compléter le charme, voilà que tout-à-coup j’entendis comme une lointaine harmonie. En vrai *dilettauti* que j’ai toujours été, je me mis à la recherche et je ne tardai pas à trouver mon fait. C’était la voix d’une jeune fille, accompagnée de

piano. Oh, mais une voix ! une voix à rendre fou de bonheur ! un timbre d'une suavité, d'une pureté inexprimables ? une voix du ciel enfin ! Parole d'honneur, jete l'avoue franchement, malgré l'aversion que j'ai vouée à la femme — tu sais pourquoi — il me semble que j'aurais donné ma vie pour cette divine chanteuse. Je l'aurais mariée, rien que pour le plaisir de la faire chanter jour et nuit. J'allais tomber dans l'extase, lorsque je m'aperçus que c'était dangereux, attendu qu'un malheureux voisin, que je n'avais pas aperçu d'abord, était presque en syncope. Il faisait pitié à voir : il était ivre, fou d'admiration. Fou de la voix d'abord, et peut-être fou de la personne ! sans aucun doute ce devait être un amoureux malheureux. La mélodie ayant cessé, je vis le jeune homme qui pleurait. J'approchai en feignant une parfaite indifférence. Je l'examinai du coin de l'œil et je trouvai une ressemblance avec un quelqu'un que j'avais connu. J'approchai de plus près ; la ressemblance devenait de plus en plus frappante — Mais pour Dieu ! me dis-je, ça ressemble à Judes comme deux gouttes d'eau. — Je me hasardai à lui adresser la parole : — Quelle magnifique voix, n'est-ce pas ? — Superbe, répondit-il. — C'était bien aussi la voix de Judes — Enfin je ne pouvais plus douter : — Est-ce toi, Judes ? — Jérémie, s'écria-t-il, en se jetant dans mes bras.

“ J'éprouvai une indicible sensation de bonheur en serrant dans mes bras ce vieil ami du Canada. Tu ne saurais croire, mon cher Samuel, quel plaisir c'est pour celui qui s'est expatrié, lorsqu'après quelques années de séparation, il peut rencontrer un ami d'enfance.....

“ J'ai retrouvé Judes le même, physiquement parlant. Mais, bon Dieu ! que lui avez-vous donc fait pour le rendre si mélancolique. Il vit ici en véritable misanthrope, dans une parfaite solitude : il fuit le contact des hommes, le mien même. Il a une physionomie à faire peur — toujours un sérieux de glace.... il faut lui *arracher* les paroles, encore n'a-t-on le plus souvent qu'un *oui* ou un *non*. — Qu'as-tu donc, Judes, lui demandai-je ? — Hélas ! je suis bien malheureux ! — Voilà tout ce que j'ai pu savoir.

“ Je lui ai demandé pourquoi il pleurait l'autre soir ! Il me répondit : — Cette voix de femme réveillait dans mon cœur de douloureux souvenirs. — Je ne voulus pas en savoir d'avantage, ni pousser plus loin l'indiscrétion ; d'ailleurs j'avais deviné. Gageons qu'il a laissé des amours en Canada ? Le fou ! prendre tant de chagrin pour une fillette qui peut-être rit de lui à l'heure qu'il est..... Ecris-moi donc là-dessus. — Je suis en parfaite santé et je fais d'assez bonnes affaires. Le fait est qu'il faut laisser le Canada pour bien gagner sa vie. Le Canada n'est un beau pays que pour celui qui n'a qu'à dépenser. — Salut.

JEREMIE.”

## V.

## SAMUEL A JUDES.

“ Cher ami,

“ J’ai su les deux malheureuses nouvelles à la foi : l’arrestation de ton pauvre frère, et ton départ. C’était trop pour mon cœur : il a failli se briser ! tu sais que j’étais à la campagne depuis plusieurs jours ; quand je suis revenu, tout était accompli ! ton frère emprisonné, toi dans l’exil ! C’est de la bouche de ma mère que j’ai appris le triste sort que ton frère s’est fait : ce fut pour ainsi dire le premier bonjour qu’elle m’adressa ; on n’est jamais aussi empressé, tu sais, que lorsqu’on a une nouvelle à apprendre ; et j’ai remarqué que l’empressement est plus vif, lorsque la nouvelle est mauvaise. Singulier empressement que celui-là !—Et Judes, demandai-je ?—Ma mère ne savait pas ton départ. Rien de plus pressé, tu le conçois, de courir à ta maison de pension : je trouvai ta chambre déserte—Parti, me dit l’hôtesse—Je n’avais pas besoin de cette triste information : j’avais tout deviné.....

“ Ton départ, mon cher Judes, a laissé dans mon existence un vide que nul autre ne pourra remplir. Depuis que tu es parti, il me semble que je ne vis qu’à demi. Cela s’explique de suite pour quiconque sait quelle intimité existait entre nous. Deux amis qui se trouvent si brusquement séparés, c’est comme un corps qui se trouve tout-à-coup privé de l’un de ses bras : La comparaison, si elle n’est pas exacte, exprime suffisamment ma pensée.

“ Je comprends parfaitement, mon cher Judes, toute l’atrocité du sacrifice qu’il t’a fallu faire—sacrifice de ta patrie, de ta famille, d’une amante adorable et adorée—et, je puis le dire sans présomption, sacrifice de bons amis !... Je ne veux pas discuter les motifs qui te l’ont fait faire, je sais qu’ils sont honorables et nobles....

“ Tu me demandes quelle impression l’arrestation de ton frère a faite sur le public. Je suis heureux de te dire que le public partage ton opinion et la mienne ; savoir que Denis a été victime de quelques misérables—que le public par conséquent lui accorde, ce qu’on accorde d’ordinaire à une victime : de la pitié, de la commisération. J’ai longtemps hésité avant d’aller le voir dans sa prison : l’idée seule d’une semblable entrevue me brisait le cœur ; mais enfin j’ai vaincu cette faiblesse. Je l’ai trouvé sur son grabat, pâle et souffrant. Sitôt qu’il m’a aperçu, il s’est levé et jeté dans mes bras en versant un torrent de larmes. Je ne pus retenir les miennes. Nous demeurâmes pendant quelques minutes étreints dans une muette douleur. Denis eut plus de force que moi : ce fut lui qui rompit le silence :—Il ne vous a pas répugné, Samuel, de me visiter en prison ?...—Pas du tout, pauvre Denis.—De visiter un malheureux flétri par une odieuse accusation de vol ?—Ne dites pas flétri ; l’accusation tombant à plat, la flétrissure ne saurait exister.—Et vous croyez que l’accusation n’est pas fondée ?—J’en suis certain—Vous avez raison de l’être : Dieu est témoin, je suis parfaitement innocent. Cependant, Samuel,

je ne pourrai jamais revenir du coup qu'on m'a porté, ce coup a été mortel : il n'y a pas de guérison possible—Que voulez-vous dire ?—Que j'en mourrai : je me sens mourir—Pourquoi vous arrêter à d'aussi sombres pensées, Denis ? Vous ne mourrez pas ; vous vivrez comme vous avez toujours vécu, avec l'estime de vos amis et du public.—Je ne crois pas cela ; je suis innocent, c'est vrai ; mais les apparences, mais les présomptions sont trop fortes contre moi : elles me condamneront malgré mon innocence. Telle est la justice humaine ! Que d'innocents n'a-t-elle pas flétris sur des apparences spécieuses?... Vous savez, n'est-ce pas, Samuel, la malheureuse histoire du crime dont on m'accuse ?—Assez imparfaitement.—Eh bien, écoutez, je vais vous dire toute la vérité, rien que la vérité, comme je l'ai dite hier au bon prêtre qui est venu m'apporter les consolations de la religion, les seules qui m'aideront à passer les quelques jours qui me restent à vivre.... C'était le dimanche. Tout-à-coup un homme d'assez respectable mine m'apostrophe dans la rue :—Vous avez, me dit-il, un frère qui fait commerce dans la paroisse St..... — Oui—J'aurais à vous communiquer quelque chose de fort intéressant pour lui : voulez-vous entrer ici, nous en causerons.—C'était un hôtel de bas étage : j'ai toujours eu de la répugnance pour ces maisons ; mais il s'agissait des intérêts de mon frère, je n'hésitai pas. Il y avait beaucoup de monde dans la *barre* ; et il n'y avait pas de chambre où nous pûmes nous mettre à l'écart. En entrant, mon compagnon parût être en pays de connaissance, car il serra la main à une couple d'individus avec lesquels il vida quelques verres. Il me fit la politesse de m'inviter à ces libations ; mais vous savez que ce n'est pas dans mes habitudes. J'éprouvais un malaise extraordinaire au milieu de ces personnages inconnus, buvant, chantant, tapageant. C'est comme si j'avais eu un pressentiment du malheur qui allait m'arriver. Et pourtant il n'était guère possible de pressentir un pareil malheur ; j'allais me lasser d'attendre mon individu, et prendre la porte, lorsqu'il vint à moi, se confondit en excuses, et m'entraîna dans un angle de l'appartement. Nous étions assis depuis dix minutes environ, causant sur les affaires commerciales de mon frère, lorsque tout-à-coup nous entendîmes un des habitués de l'auberge s'écrier :—Maître Thomé, on m'a filouté ma bourse et je prétends que tu me la retrouves, entends-tu, où il y aura du *branle-bas*.—Maître Thomé sentit sa dignité d'hôte révoltée :—Tu sauras, mon gros, dit-il avec emphase, qu'il n'y a que des honnêtes gens qui entrent ici : Si tu n'as plus de bourse, c'est que tu n'en avais pas, lorsque tu es entré. Dieu te confonde, vilaine langue !—Ah je n'en avais pas ? Eh bien, nous allons voir ça.—Toute la compagnie, comme de juste, se trouva blessée du soupçon qu'on venait de faire planer sur elle ; et allait se faire justice par elle-même sur l'accusateur, lorsque celui-ci se levant d'un air grave, de toute la hauteur de ses six pieds :—Pardon, Messieurs, dit-il, j'ai eu tort de vous inculper tous indistinctement ; mais je n'ai certes pas eu tort de dire que ma bourse a été volée dans cette enceinte ; la preuve c'est que j'ai découvert le voleur—Tous, comme vous pouvez le penser,

s'entre-regardèrent avec stupéfaction.—Ah ça, mon ami, poursuivit l'accusateur, en s'adressant à un tout petit jeune homme, plein de candeur en apparence, et qui, certes, paraissait digne d'un meilleur rôle que celui qu'il a joué en cette circonstance, ah ça, tu ne m'abuses pas ? tu es bien sûr de ce que tu viens de me dire ?—J'en suis sûr.—Tu l'as vu faire ?—Je l'ai vu.—Prends-garde à toi.—Je l'ai vu, répéta le jeune homme.—Le ton d'assurance du témoin, son air de modestie et de candeur dissipèrent tous les doutes de la compagnie ; l'aubergiste lui-même commençait à regretter le ton de fanfaronnade qu'il avait pris—Tu es sûr, continua l'accusateur, que la bourse est sur lui.—Oui, hormis qu'il l'ait esquivée.—Bien, c'est ce que nous allons voir : suis-moi, tu ne dois pas craindre de dire la vérité.—Et tous deux s'approchèrent de la table auprès de laquelle nous étions, mon compagnon et moi.—Mon Dieu, dis-je en moi-même, serais-je en la compagnie d'un filou !..... Hélas ! j'étais encore loin de penser que le filou, c'était moi !....

“ Ici, mon cher Judes, ton pauvre frère fut interrompu par des sanglots.... Ce paroxysme de douleur calmé, il reprit :—

“—Voyons maintenant, parle mon garçon ; dis la vérité sans crainte. Qui des deux, m'a volé ?—Celui-là, dit le jeune homme, en me montrant.... La foudre ne m'eût certainement porté un plus rude coup ; je restai anéanti . . je n'eus pas la force de proférer une syllabe.—Qu'on le fouille alors, s'écria un quelqu'un plus aviné que les autres.—Paix, s'écria l'aubergiste, ce n'est pas comme ça qu'on procède : continue ton interrogatoire, Joe.—Donc, mon enfant, tu es positif, c'est lui qui a volé ma bourse.—Oui—Tu la lui as vu prendre.—Oui—Que répondez-vous à cette accusation ? Monsieur, dit maître Thomé sur le ton d'un juge inexorable—Je nie, fis-je avec calme.—Aux preuves alors, s'écria-t-on.—C'est cela, aux preuves, répéta Thomé.—Où a-t-il mis cette bourse, demanda Joe au témoin ?—Dans sa poche—Dans quelle ?—Dans la poche de sa blouse.—Niez-vous cela encore, Monsieur, fit Thomé.—Je nie, répétai-je avec plus d'assurance que jamais.—Fouillez-le, fouillez-le, criaient-on.—Doucement, vous autres, *gueulards*, dit Thomé, ce n'est pas votre fait : la justice se chargera de l'affaire, envoyons chercher la police.....

“ Tandis qu'on exécutait cet ordre, je mis indifféremment la main dans la poche de ma blouse.... il y avait effectivement une bourse !.. De ce moment, j'ai perdu connaissance et quand je suis revenu à moi, j'étais ici. Que la bourse ait été glissée par une autre main que la mienne, je n'ai aucun doute là-dessus ; je le jure devant Dieu qui me jugera bientôt. Mais par quelle main ? Pourquoi ? Dans quel but ? Dieu seul le sait..... Voilà toute l'affaire..... La bourse était dans ma poche, je l'avoue : mon cher Samuel, seulement elle y a été mise à mon insçu. Mais à quoi bon nier ? Me croira-t-on ?... Brisons là-dessus—mon sort est arrêté. Dieu soit béni. Et mon frère ?—Je lui ai montré tes lettres ; il les a lues avec avidité :—Hélas ! il ne me reverra plus !

Mais vous lui écrirez au moins, promettez-moi le, Samuel, vous lui écrirez que je suis mort innocent du crime qu'on m'impute : ce sera une consolation dans son exil ! . . .

“ Malgré tout ce que j'ai pu dire : il m'a été impossible de chasser l'idée d'une mort prochaine de son esprit : il attend la mort, il l'espère et, puisqu'il faut tout dire, mon cher Judes, j'ai bien peur que son triste espoir se réalise : au moins, c'est l'opinion du médecin. Je vais le voir tous les jours . . . il dépérit à vue d'œil . . .

“ Le lendemain de ton départ, je suis allé chez M. Jacques M. . . Je vais, sans rien déguiser, puisque tu l'exiges, te rapporter la conversation que j'ai eue avec lui :—Eh bien, dit-il, en m'apercevant, ce malheureux Denis . . . vient de faire un *beau coup*, n'est-ce pas ?—Je ne crois pas qu'il l'ait fait—Tiens, et pourquoi non ?—L'en auriez-vous cru capable avant ce jour ?—Ta, ta, ta ; la belle raison ! Parceque c'est une première offense, donc il est innocent. Et mon Dieu tous les délinquants avant d'avoir débuté, n'avaient non plus rien à se reprocher. Le crime a un commencement comme toute autre chose.—Monsieur, permettez-moi de vous dire que vous jugez Denis un peu trop sévèrement ; il a toujours été un modèle pour les jeunes gens de son âge, personne ne le conteste.—Soit, mais enfin, malgré toute sa vertu, il a failli : la preuve est palpable : on a trouvé la bourse dans sa poche : est-ce vrai, oui ou non ?—C'est vrai ; mais est-ce bien lui qui l'y a mise ?—Hormis que ce soient les anges ; et dans quel but, s'il vous plaît, lui aurait-on glissé cette bourse ? Vous voyez bien qu'une pareille hypothèse serait une absurdité. Non, mon cher, il n'y a pas moyen de se le cacher : il a volé la bourse ! Pour vous obliger, je croirai qu'il a péché par étourderie *peut-être*, qu'il ne péchera plus dorénavant ; mais c'est tout ce que je puis croire ; et vous verrez que la justice ne poussera pas la crédulité plus loin que moi. La chose est impossible. Et son frère Judes !—Il n'a pu se résoudre à braver le préjugé ; il s'est exilé.—Je le sais : il a prouvé au moins qu'il avait du cœur ; d'ailleurs son propre intérêt lui faisait une nécessité de cette expatriation—Pourquoi ?—Vous demandez pourquoi ? pauvre jeune homme, comme vous êtes *vert* encore ! Ne savez-vous pas ? . . . — Je sais bien, comme je viens de vous dire, que le préjugé . . . —Justement.—Et vous trouvez cela juste ?—Ah *pardienne*, mon cher, s'il nous fallait discuter tous les actes, tous les jugements de notre société ! . . . Mais le fait, et le fait impérieux, c'est qu'il faut s'y soumettre, surtout quand on n'a pas les moyens *pécuniaires* de se faire indépendant de cette société. Si Judes eut été un homme *riche*, le crime de son frère ne l'eut pas éclaboussé ! Comprenez-vous cela ?

“ Je ne comprenais que trop, pour pouvoir répliquer ; mais ce que je ne comprends pas, c'est que M. Jacques M. . . . , d'ordinaire si libéral, paraisse tout-à-coup donner dans les malheureux préjugés du monde. Il faut croire que je ne l'ai pas trouvé dans son assiette ordinaire.

“ Je n'ai pas vu Elmire ce jour ; mais je la rencontrai le lendemain. Bien que nous n'ayons pu tenir une longue conversation, j'ai néanmoins constaté

une chose qui calmera ta douleur : c'est qu'Elmire t'aime comme toujours et qu'elle ne partage pas du tout l'opinion de son père à l'égard de ton frère.....

“ Je suis forcé d'interrompre ici ma lettre ; on requiert ma présence pour affaires pressées.....

.....

“ Depuis hier, mon cher Judes—je désirerais avoir une plus heureuse nouvelle à te donner, en terminant cette correspondance—depuis hier, ton pauvre frère a beaucoup empiré, tellement que le médecin semble en désespérer ! Je suis allé à la prison en toute hâte ;..quand je suis entré, il reposait ; mais il s'est éveillé presque de suite.—Vous paraissez plus souffrant, mon pauvre Denis?—Il me serra la main, en me disant *adieu*.—Puisil s'assoupit de nouveau..... Je n'ai pas voulu le troubler d'avantage, je suis parti.... Si tu veux le revoir en vie, je crois que tu feras bien de te hâter. Tu peux voyager incognito : personne ne saura que tu es venu..Personne, excepté moi, car j'exige que tu me voies..Adieu—Rien autre chose de neuf depuis hier.....

SAMUEL.”

---

## VI.

### PAUL B..... A SON AMI MARCEL.

“ Mon cher Marcel,

“ Depuis ma dernière, j'ai eu des inquiétudes poignantes : j'ai longtemps craint de ne pouvoir me débarrasser de mes importuns ; mais enfin j'ai réussi ; seulement, cela m'a coûté £300. Ils avaient, comme je te l'ai écrit, l'intention d'aller en Californie. Quelques jours après notre première entrevue ; je rencontrai l'un d'eux, celui qui se nomme Judes.—J'ai réfléchi depuis, lui dis-je, au billet que Bernard a consenti à votre défunte mère. Vous me paraissez plein de courage et de zèle ; et je sais que £300 dans les mains d'un jeune homme qui commence, suffisent souvent pour lui créer une position honorable dans le monde. Je voudrais être plus fortuné, je payerais moi-même le billet, bien que je ne sois pas obligé de le faire. Mais je m'intéresserai pour vous ; je crois que, par l'entremise d'un ami, je pourrai vous procurer les £300. Si vous réussissez en Californie, vous me les rendrez, si non, il n'en sera plus question. La seule garantie que j'exige, c'est votre parole d'honneur.

“ Tu conçois que le jeune homme ne manqua pas d'accueillir cette proposition avec empressement et reconnaissance. Deux jours après, il eut les £300. Cependant le temps s'écoulait, et mon jeune homme ne se pressait pas de partir. Au contraire, j'appris qu'il avait abandonné ce projet. Je le

rencontrai :—Tiens, mais vous n'êtes pas encore parti ?—Non et je ne partirai pas ; avec £300, je puis commencer ici un petit négoce qui me profitera, j'ai lieu de l'espérer. Puis il se hâta d'ajouter : cela ne me délie pas vis-à-vis de vous, Monsieur ; je vous rendrai les £300, tout comme si j'allais en Californie, et peut-être plus vite que si j'y allais. Je suis prêt à vous consentir une obligation.—J'acceptai, et nous allâmes chez le Notaire. Nous ne nous sommes plus revus depuis.

“ L'inquiétude de perdre mes £300 me pesait sur le cœur ; mais ce n'était pas là le pire : *le rival restait* ; et je ne tardai pas à apprendre qu'il avait gagné les bonnes grâces de la fille et du père. J'étais jaloux de son bonheur !.. Je voyais la belle enfant tous les jours, cela augmentait de plus en plus ma passion. L'idée qu'un autre posséderait tôt ou tard ce trésor, me brûlait.... Le dépit est excessivement égoïste ! Aujourd'hui qu'elle va s'enterrer dans un cloître, aujourd'hui que je suis à-peu-près certain que personne ne l'épousera, croirais-tu que je respire plus librement, que la passion s'émousse considérablement !.. Tel est, tel a toujours été l'homme :

“ Voulez-vous, me dit Fred un soir, (je t'ai déjà parlé de Fred, un fin canard s'il y en a un) voulez-vous que je vous débarrasse de ce rival ?—Comment ? Par un moyen tout simple qui m'a déjà réussi parfaitement. Son frère reste à Montréal ; je le connais de vue. Je le rencontre, et je le fais entrer dans une auberge, chez Thomé par exemple, où il y a toujours beaucoup de chaulands. J'ai un camarade nommé France qui est très adroit ; il sera du rendez-vous avec son neveu,—un petit bonhomme qui fera son chemin !—Tandis que je converserai avec le frère de votre rival, France glissera une bourse dans la poche de ce dernier ; puis quelques instans après, il s'écriera qu'on l'a volé. Là-dessus son neveu désignera le prétendu voleur, en disant qu'il l'a vu prendre la bourse. Vous devinez le reste.... Votre rival se trouvera déshonoré dans la personne de son frère : et s'il n'est pas répudié par la fille, il le sera indubitablement par le père : il aura honte de donner sa fille au frère d'un voleur !

“ Qui fut dit, fut fait ; le frère de Judes a été pris en flagrant délit ; il ne pouvait en être autrement : on l'a emprisonné ; et s'il ne meurt pas, (il est bien malade) il sera condamné sans aucun doute. Judes accablé sous le déshonneur de son frère, a laissé le pays.... Je n'en suis pas plus avancé relativement à la jeune fille, c'est égal, j'ai toujours une torture de moins : la jalousie.....

“ Quant tu m'écriras, dis-moi donc si tu as réussi avec ce Fitz.... dont tu me parlais. Est-il dans le piège, ce serait une fameuse affaire.

Tout à toi,

PAUL B....”



## VII.

## ELMIRE A SA TANTE.

“ Chère tante,

“ Je n’ai qu’un instant pour vous apprendre que mon père a enfin accédé à mes instances. Demain, je dis un éternel adieu au monde : je le laisse sans regret.....

Adieu, priez pour moi,

ELMIRE.”

P. S.—Ce pauvre Denis a cessé de souffrir ce matin.... il est mort en protestant comme toujours de son innocence. Espérons qu’il est au ciel maintenant.

E.





## TROISIÈME PARTIE.



LA VÉRITÉ DANS TOUT SON JOUR.



I.

### LE FAUX DEVOT DANS TOUTE SA LAIDEUR.

Nous allons nous transporter à New-York ; mais nous n'y serons que quelques instans.

Le temps est excessivement chaud ; cherchons l'ombre et le frais : allons au *Parc*. . . . Nous y trouverons, sur un banc isolé, un jeune homme remarquable de pâleur, et paraissant affaissé sous le poids de quelque grande douleur. Nous n'avons pas besoin de vous le nommer : c'est Judes F. . . Il a probablement cherché la solitude pour mieux se livrer au chagrin, c'est le faible de tous les malheureux : au lieu de chercher les distractions, ils ne cherchent qu'à se trouver face à face avec leur douleur. Plus ils pleurent, plus ils veulent pleurer ! . . .

Au plus fort de ses sombres et creuses réflexions, Judes sentit tout-à-coup

une main lourde sur son épaule. Il leva la tête et reconnut l'individu qui, quelques mois auparavant, lui avait appris la résidence de Paul B...

—C'est vous !... s'écria Judes, sur le ton familier d'un ami qui revoit son ami après une longue séparation.

—C'est moi, fit l'autre sur le même ton : je n'ai pas changé ; mais vous ! mille bombes !... vous êtes méconnaissable !...

—Vous me laissâtes trop vite, l'autre jour, interrompit Judes ?

—Pourquoi ?

—Parce je n'eus pas le temps de vous remercier.

—Tiens, c'est-moi qui me *fiche* bien de cela. Et pourquoi me remercier ?

—Vous m'avez rendu un véritable service en m'indiquant la résidence de Paul B...

—Alors, je vous l'ai rendu sans le savoir : ainsi je ne mérite pas de remerciements... Vous étiez donc bien intéressé à savoir cela ?

—Plus que vous ne le pensiez. Voici l'histoire en deux mots : Bernard que vous connaissez devait £300 à ma mère : il ne les lui a jamais payés.

—Belle affaire que £300 : s'il n'avait volé que cela !...

—C'était beaucoup pour nous, mon frère et moi. Or, vous m'avez dit que Paul B... avait hérité de tous les biens de Bernard.

—Des biens, il n'en avait pas ; mais de tout son argent.

—C'est ce que je comprends. Paul B... a nié cela cependant.

—Je m'y attendais bien, fit l'inconnu, avec un geste de dédain : de sorte que vous n'avez rien eu....

—Si fait, j'ai eu les £300 à titre de prêt, et Paul B... m'a bien fait comprendre que c'était une faveur.....

—Une faveur ! s'écria l'inconnu avec un gros éclat de rire, une faveur !... Ecoutez mon ami, je savais tout ce que vous venez de me dire ?

—Comment cela ?

—Je vous le dirai tout-à-l'heure. Vous rappelez-vous que, lorsque nous nous rencontrâmes la première fois, je vous dis en vous laissant, au sujet de Paul B... *Je connais bien d'autres choses encore*. Vous rappelez-vous de cela ?

—Sans doute.

—Je vais vous prouver que je n'ai pas menti ; ce ne sera pas long. Vous connaissez ce qu'était Bernard.... je n'ai pas besoin de vous le dire : eh bien, Paul B.... était un de ses complices.

—Mon Dieu ! fit Judes : et lui qui passe quasi pour un saint !

—Tiens, et Bernard donc ! ce n'est que sur les derniers temps qu'on a commencé à le connaître. Avant cela, *on lui aurait donné le bon Dieu sans confession* ! Bernard, Paul B.... et tous les autres—car c'est une espèce de société—agissent de même.—Bernard dressait les plans et avait des subalternes qui les mettaient à exécution. Comme cela, il était à l'abri. J'ai été moi-même un de ces subalternes, ils m'appelaient Thom. Que cela ne vous effraye pas, mon ami, je l'ai été sans le vouloir. Je vous expliquerai

cela dans une autre circonstance. Sitôt que je compris quels maîtres je servais, j'ai fait mon paquet. Bernard et Paul B.... craignant que je ne les découvrisse, complotèrent ma mort, et à l'heure qu'il est, Paul B.... me croit rendu dans l'autre monde depuis longtemps. Je vous dirai plus tard par quel singulier hasard j'ai échappé à la main des misérables qu'on avait lâchés à ma poursuite.....

Il y a longtemps, mon ami, que je rêve une vengeance ; je l'ai trouvée : elle sera terrible ! Par une singulière coïncidence, cette vengeance vous servira en me servant.

—Moi?....

—Vous et votre frère, ce dernier surtout.

Un vague soupçon traversa l'esprit de Judes : ce soupçon parut lui faire du bien : il murmura : mon Dieu, s'il en était ainsi !

—Oui elle sera terrible cette vengeance ! ajouta Thom avec un geste effrayant. Puis, tirant trois lettres de son portefeuille :

—Tenez, dit-il, il y a dans ceci de quoi mettre à nu la scélératesse, toute l'odieuse hypocrisie de Paul B.... Ces trois lettres sont de sa main, signées de son nom et adressées à un nommé Marcel.., autre misérable qui se cache sous la peau de l'agneau pour faire plus impunément le loup.

—Et comment vous êtes-vous procuré ces lettres ?

—Question inopportune pour le moment, mon cher ; plus tard, on vous y répondra..... Vous me disiez, il y a un instant, que Paul B.... en vous prêtant £300 a prétendu vous faire une grande faveur :—

—Oui.

—Vous allez voir quelles sont les faveurs de ce misérable ; il n'en accorde jamais d'autres. Avec ces £300, vous aviez dessein d'abord d'aller en Californie ?

—Oui.

—Vous l'avez dit à Paul B....

—Oui.

—C'est pour cela qu'il vous a prêté les £300.

—Et dans quel but ?

—Parce qu'il voulait se débarrasser de vous : votre présence le gênait.

—Comment ?

—Il était jaloux.

—Jaloux !

—Comment donc. N'aimiez-vous pas une jeune fille du nom d'Elmire ?

—Ce que vous allez me dire, est-il bien possible, dit Judes en frissonnant !

Thom donna à Judes la première lettre de Paul B.... à Marcel, que nous avons communiquée à nos lecteurs (chap. III, première partie).

—Lisez : ceci vous convaincra que l'homme est non seulement susceptible de l'odieuse passion que vous devinez, mais qu'il est capable de tous les crimes.

—Et tout cela, sous le manteau de la religion ! murmura Judes avec une

douloureuse indignation, après avoir lu la lettre. Mon Dieu ! c'est effrayant le rôle qu'on joue avec votre saint nom ici bas ! *Qu'on* : c'est une mauvaise expression....

—Pas si impropre que vous le croyez mon cher.....

—Oui, impropre, j'aime à le croire..de pareils hypocrites sont des exceptions.....

—Nombreuses exceptions que celles-là ! peut-être pas toutes aussi monstrueuses que ce Paul B.... mais enfin.....

—Et vous êtes bien sûr que c'est Paul B...., le même qui m'a prêté les £300, et qui a la réputation d'un saint.....

—Je le suis : vous le serez vous-même, quand vous aurez lu cette seconde lettre (voir chap. VI. première partie.)

Judes ne pouvait douter.... tant d'infamies l'épouvantaient !.. et dans l'âme d'un prétendu dévot encore ! dans une âme que le vulgaire envoyait tout droit au ciel !

—Comprenez-vous, maintenant, dit Thom, avec une amère et terrible ironie, comprenez-vous l'insigne faveur que vous a accordée Paul B.... Appréciez-vous dignement la pureté de ses motifs, la philanthropie de ses intentions : les voici, admirez ! 1<sup>o</sup> il craignait, comme il le dit, ce *damné Thom*,— et vous concevez aujourd'hui qu'il avait quelque raison de le craindre ;— 2<sup>o</sup> il voulait se débarrasser d'un rival— et que dites-vous des moyens qu'il prit ? que dites-vous du sacrifice qu'il faisait en vous donnant les £300, ou plutôt, en vous les *avançant*, pour me servir de son expression ? —expression vraie, s'il en fut une, car il est certain que son ami Marcel ne lui eut pas fait défaut. Ces hommes-là, voyez-vous, se trompent rarement dans leurs calculs ; une fois qu'ils ont désigné une victime, il est bien rare qu'elle leur échappe.

Judes gardait un morne silence.

—Tout cela, dit Thom avec exaspération, tout cela vous effraye, vous stupéfie ; cela ne m'étonne pas—vous êtes jeune, vous connaissez peu le monde, vous commencez à le connaître aujourd'hui ; vous le connaîtrez mieux plus tard.— En attendant, finissons-en avec le panégyriste de notre *saint* homme ! Il va le compléter lui-même, dans cette troisième lettre que vous allez lire. Comme de raison—je vous prévins de ceci, en cas que vous le taxiez de présomption, défaut tout-à-fait contraire à la *sainteté*,—il n'aurait jamais écrit ceci, s'il eut craint la publicité.

Thom déplia la lettre, en jetant un gros éclat de rire plein d'un amer sarcasme.

—Quand Paul B., ajouta-t-il, vous eut donné les £300, et qu'il vous vit décidé à ne pas aller tenter les mines d'or de la Californie, cela, vous le concevez, l'incommoda beaucoup—tous ses plans se trouvaient brisés du coup, ou à peu-près. *D'abord et surtout* vous restiez, vous, son rival, et.. plus tard (il le sut) son rival triomphant. C'était-là le plus aigu de sa souffrance ! Il trouva un complice qui le tira d'embarras—ce complice se servit

d'une innocente et inoffensive victime ; cette victime, ce fut votre pauvre frère... Maintenant vous devinez tout le reste ; mais lisez : il vous faut de la conviction....

Judes lut la dernière lettre de Paul B.... à Marcel. (chap. V<sup>e</sup> deuxième partie).

Tant qu'il n'avait été question que de ses propres intérêts, Judes, naturellement et excessivement placide et patient, s'était contenu ; mais l'innocence flétrie de son frère, flétrie dans le but de servir une passion aussi détestable que celle de Paul B..., fit momentanément naître en son cœur le ressentiment et la vengeance.

—Ce fait-là, dit-il en grinçant des dents, (l'action de France qui avait mis la bourse dans la poche de Denis,) ce fait-là est inouï dans les annales du crime.

Thom était de nature passablement physionomiste ; craignant quelque excès inopportun de la part de Judes, il sentit la nécessité d'un prompt *calmant*, et ajouta avec indifférence.

—Eh non ! ce fait-là n'est pas inouï ; je l'ai vu répété bien des fois.

Thom avait raison ; nous avons été personnellement témoin du même fait à Québec.

—Au surplus, ajouta-t-il, qu'est-ce qu'il y a donc d'in vraisemblable là-dedans ?..

Heureusement chez ces natures promptes à s'enflammer, la Providence a mis, par compensation, un précieux contre-poids. Comme nous venons de le dire, Judes était naturellement ce que l'on peut appeler un *bon enfant* : il est vrai que parfois un rien *l'exaspérait* ; mais aussi, si l'expression est permise, un rien, *une ombre* de réflexion le ramenait promptement à son état naturel, c'est-à-dire, *bon enfant*.

Aussi, Judes ne fut-il qu'une seconde sous l'empire de l'emportement que nous venons de remarquer : le malheur immérité de son pauvre frère l'absorba bientôt complètement et lui inspira de plus douces émotions ; il versa un torrent de larmes.

Thom, malgré son aspérité ordinaire, respecta et parut même partager cette douleur fraternelle. Il y eut un silence de plusieurs minutes. Ce fut Thom qui le rompit.

—Moi, dit-il, je ne connais pas ce qu'on appelle dans la *société* les formules de condoléance ; sans cela, je vous ferais de grandes phrases pour vous consoler de votre chagrin ; je n'ai pas été élevé dans cette sphère-là ; mais par exemple au lieu de ces factices consolations *de bouche*, j'en ai de plus solides à vous offrir ; moins pompeuses, moins fastueuses, moins luxueuses, elles seront plus solides, plus efficaces, plus profitables. Nous autres, gens du bas peuple, nous ne connaissons pas ce que peut avoir de prix le luxe, l'apparat, le cliquant ; ce que nous apprécions, c'est le solide, et nous nous en trouvons bien. Et c'est du solide, c'est-à-dire un *service* et non pas du *superficiel*, c'est-à-dire, des paroles que je vous offre. Acceptez-vous ?

—J'accepte, fit Judes en serrant avec transport, les mains de Thom.

—Eh bien, il faut dévoiler Paul B... lui arracher cette peau de brebis : cela fait, je suis vengé, et vous êtes réhabilités, vous et votre frère. Mais il me faut d'autres preuves que ces lettres... promettez-moi que dans un mois à pareille date et à pareille heure, nous nous retrouverons au même lieu, ici.

—Je vous le promets.

—Touchez-là dit Thom en présentant sa main ; nous réglerons alors les détails de notre plan.....

## II.

### L'ÉVÈIL.

Revenons au Canada...

Le même jour de l'entrevue de Judes et de Thom, Paul B... avait reçu la lettre suivante de son digne ami, Marcel... ; l'écriture était à peine lisible, tant il avait écrit à la hâte.

“ Mauvaises nouvelles, mon cher ! Ton pressentiment n'était que trop fondé ! Thom vit encore ; il est ressuscité, je ne sais par quel miracle. Toujours qu'il vit, je l'ai vu de mes propres yeux...

“ Ce n'est pas le pire : on m'a volé avant-hier une cassette renfermant plusieurs bijoux appartenant à diverses personnes... et puis, pour comble de malheur, les trois dernières lettres que tu m'as écrites et que, par une négligence damnable, j'avais oublié de mettre plus en sûreté. C'est, tu le conçois, plus qu'il n'en faut pour nous perdre.

“ Je soupçonne maître Thom, ..puissé-je ne pas me tromper et l'atteindre ; cette fois, je te le promets, il n'aura pas la vie si dure. Et j'espère l'atteindre... mais en tout cas, le plus sûr pour toi, c'est de changer de patrie ; nous sommes habitués à ce déménagement... Fais la chose sans éclat, car nous n'avons pas seulement à éviter les coups de la justice ; mais notre *bonne réputation* à conserver. Aussitôt que tu seras fixé, tu m'écriras sans délai.

Très à la hâte,

MARCEL.”

Cette lettre, on le conçoit bien, fut un coup de foudre pour Paul B... Un cœur moins endurci, qui n'eut pas été entièrement inaccessible au remords, aurait reconnu dans cette foudroyante missive le doigt vengeur de la Providence ! et eut tremblé ! Paul B... se redressa furieux, en blasphémant contre ce coup du ciel qui venait briser ses coupables perspectives !.. Il lui eût coûté de laisser le Canada : nulle part ailleurs l'hypocrisie vêtue des apparences de religion ne lui avait mieux profité ; il n'avait trouvé nulle part ailleurs des dupes plus faciles et en plus grand nombre. Cependant il fallait *décamper* ! Quelqu'appétissante que soit la proie, la bête la plus vorace l'abandonne, quand elle se voit pressée de trop près.

Et comme il ne fallait pas désertier comme un voleur, et couvrir ce départ inattendu de quelque prétexte plausible, conformément aux instructions de Marcel... Paul B... souffla à l'oreille de certaines commères qu'il partait pour un pèlerinage à la Terre Sainte!—C'était admirable de piété!—En un instant ce fut connu publiquement;—une langue de commère vaut une presse qui imprime 20,000 feuilles à l'heure.—Et puis, conséquence toute naturelle, ce fut, si l'expression n'est pas trop hardie, une véritable épidémie de chagrin dans toute la paroisse. Le départ de Paul B... fut considéré quasi comme une calamité dont chacun grossissait les conséquences, suivant sa dose de superstition... Paul B... était le *veau d'or*, moins la dorure, de la paroisse! c'est tout dire. Avec cela, nous aurions du le dire plus tôt, il était un peu charlatan; on lui croyait le secret de tout guérir; il ne guérissait pourtant pas toujours, tant s'en faut; mais il inspirait toujours de la confiance: or, la confiance est une précieuse chose!... Vous voyez qu'on avait raison de le regretter!...

Paul B.... voulut signaler son départ par un acte d'abnégation qui lui coûtait peu cher à la vérité, mais qui n'en fit pas moins une profonde impression: il fit annoncer à la porte de l'église que son mobilier—ce n'était pas un mobilier de prince—serait vendu publiquement et que le profit serait versé entre les mains des pauvres. Ce n'est pas tout: il distribua aux plus *serventes* ses objets de dévotion: celle-ci eut un cadre, celle-là, un chapelet, une autre, une médaille, une quatrième, un livre, qui un crucifix, qui un scapulaire—toutes reliques que chacune, cela se devine, a conservées avec une religieuse attention!....

En un mot, le lecteur s'en doute bien, Paul B.... partit pour ainsi dire *écrasé* sous le poids des bénédictions de la paroisse.

Contraste navrant! Un homme qui, dans l'ombre, sans fanfaronnades et sous le véritable voile de la piété, eut fait en actes de bienfaisances et de charité, ce que Paul B.... sous le masque d'une fausse religion, avait commis en turpitudes et en crimes, n'aurait pas eu le demi-quart de l'estime, de l'admiration, nous dirions presque de la vénération, qu'apportait avec lui Paul B... Il y a dans ce triste contraste, pour quiconque sait voir les choses à leur véritable point de vue, un champ immense d'amères réflexions que nous n'avons pas le courage d'exploiter. Nous l'abandonnons; chacun peut y entrer et y récolter librement.....

---

Le même jour que Paul B...., emportant les vœux les plus ardents de la paroisse, partait pour accomplir son prétendu pèlerinage à la Terre Sainte, on enrégistrait dans les annales du crime dans la cité de New-York, l'assassinat d'un homme inconnu.—Effectivement personne n'en avait réclamé le cadavre.—On ne connaissait pas plus l'assassin, disaient les journaux....



Avons-nous besoin de dire que la malheureuse victime était Thom, et l'assassin, Marcel, le confrère de notre pieux pèlerin Paul B.....

Thom portant toujours sur lui les lettres écrites par Paul B...., lettres tant et si justement redoutées par Marcel, nous n'avons pas non plus besoin d'ajouter qu'elles avaient disparu avec la vie du porteur....

### III.

#### CONCLUSION.

Le lecteur aurait aimé, nous n'en doutons pas, que les lettres de Paul B.... eussent vu le grand jour : il ne devait pas trop s'y attendre ; car il est de fait que Dieu permet assez souvent que ces grands hypocrites poursuivent impunément leur odieuse carrière jusqu'à la fin. A quiconque ne voit pas au-delà des étroites limites de la vie terrestre, cette tolérance divine peut paraître injuste ; mais il ne faut pas oublier qu'il y a une vie future où tout se compensera, se pèsera, se mesurera strictement et impartialement ; il ne faut pas oublier que, dans cette vie future, on tiendra compte rigoureux de cette apparente impunité dont le crime se targue en cette vie.—Le châtiement viendra tôt ou tard, comme la récompense !... Triste ou consolante vérité, suivant qu'on est bien ou mal préparé !.....

Heureusement, et comme légère compensation, nous causerons une surprise agréable au lecteur, en lui annonçant que le dénoûment a été plus heureux qu'il ne s'y attendait, pour Judes et Elmire, tous deux victimes jusqu'à présent d'une inexplicable *fatalité* ! Comme le lecteur ne pouvait guère, d'après les évènements que nous venons de raconter, s'attendre à un pareil dénoûment, il nous en demandera raison : nous allons le satisfaire en quelques mots.

Le seul obstacle au mariage de Judes et d'Elmire, on l'a présumé, était la disgrâce, pour ne pas dire plus, dans laquelle était involontairement tombé le frère de Judes, le malheureux Denis, mort en prison, victime d'un affreux guet-à-pens ? La disparition des lettres écrites par Paul B.... avait ôté au lecteur tout espoir de voir cette hideuse intrigue dévoilée et partant l'obstacle levé. Mais nous comptons tous ensemble sans le malheureux France, celui qui avait glissé la bourse dans la poche de Denis. Ce pauvre France—il le faut dire à son avantage,—n'avait pas cédé à l'appas du crime par inclination ; c'était la misère qu'il fallait accuser !... Quelque temps après les évènements que nous venons de raconter, France tomba malade ; et, sur son lit de mort, il avoua comment il avait servi d'instrument au nommé Fred. On chercha ce dernier ; mais il avait disparu ; ce qui confirma les aveux de France et réhabilita justement la mémoire du malheureux Denis.

Le reste se devine : Judes revint : Elmire laissa le cloître ; Jacques M... les unit ; et, si la mort n'est pas venue les séparer, ils jouissent encore de toutes les pures consolations d'un hymen basé sur la plus sincère affection.

Il y a quelques mois des affaires professionnelles nous appelèrent dans la paroisse St..... Coïncidence très remarquable,—nous fûmes surpris en chemin par une bourrasque des plus impétueuse qui nous força de faire halte et de frapper à la première porte venue. Nous reçûmes l'hospitalité dans la même maison qui avait abrité quelques années avant, et dans les mêmes circonstances, Judes et Denis. Le local était le même, sauf quelques dépérissements de plus, causés par le temps ; mais le personnel était complètement changé. Mère Jeanne était morte ; ses *petites filles*, comme elle les appelait, étaient mariées et avaient laissé la paroisse ; et le *babouin* avait suivi une de ses sœurs.... La cahutte était habitée par un jeune couple, quelque peu en parenté avec la ci-devant propriétaire Mère Jeanne ; et qui nous accueillit, nous éprouvons à le reconnaître un sensible plaisir,—plaisir de gratitude,—avec cette franche et cordiale hospitalité qui de tout temps a témoigné hautement en faveur du cultivateur Canadien.

Durant la soirée, faute de sujet plus actuel, nos hôtes nous racontèrent ce que nous venons de raconter nous-même.... A la tête du lit nuptial, nous vîmes un petit bénitier de faïence dans lequel trempait une branche de buis bénit : ce bénitier était un cadeau de Paul B.... à feu Mère Jeanne qui à son tour l'avait donné en souvenir et comme relique, à notre hôtesse, sa filleule.—Mère Jeanne, cela va sans dire, était morte en vénérant son donateur.

Nous avons vu le lendemain matin le prétendu bouge monastique de Paul B....,—misérable et chétive bicoque trop délabrée aujourd'hui pour être habitable : ce n'était plus que le refuge des animaux les plus immondes sans abri. Nous avons vu la maison de Jacques M.... ; on nous a montré la fenêtre où Elmire avait tant surexcité les sens de Paul B.... Tout était bien changé dans cette habitation aussi.. Jacques M.... était mort, Elmire, comme nous l'avons dit plus haut, était mariée et nos hôtes ne purent nous dire où elle était avec son digne époux Judes F....

Et Paul B.... où est-il à l'heure qu'il est ?

Rendu en Terre Sainte, infailliblement—dirait Mère Jeanne, si elle vivait encore—Elle avait une *grande Foi*, Mère Jeanne ; elle doit être *sauvée* ! .... Par malheur, nous ne sommes pas aussi crédule qu'elle : nous craignons fortement que Paul B.... avec les dispositions que nous lui connaissons, ne touche le gibet, avant de toucher le sol de la Palestine.....

Un dernier mot !—

Il y a des bonnes âmes, comme Mère Jeanne, qui ont une excessive confiance dans les *apparences*, qui s'imagineront que notre Paul B.... est un personnage fictif, de notre invention. Pour convaincre ces bonnes âmes du contraire, nous n'avons qu'une question à leur poser :—

Se rappellent-elles de feu le *Docteur L'Indienne*\* qui disait son chapelet au pilori, (ce fait est connu) qui, après avoir passé pour un grand dévot, est mort sur le gibet, à Québec, écrasé sous le poids de ses crimes.....

Entre cet affreux esculape et notre Paul B.... où est la différence ?—Il n'y en a pas de perceptible.—

Et d'ailleurs combien d'autres faux dévots comme Paul B.... que nous touchons, que nous coudoyons chaque jour, à chaque instant, rien que dans notre bonne ville de Montréal.... Les Paul B.... pullulent; ils ne se servent pas tous des mêmes moyens; mais ils ont tous le même but : *Exploiter le vulgaire sous le masque d'une fausse pitié !*

E. LEROYER.

\* Sobriquet donné au nommé Marois trouvé coupable du meurtre le plus atroce sur la personne d'un colporteur du nom de Guilmet, et qui a été pendu à Québec il y a plusieurs années.

FIN.

## AU TEXAS.

### I.

Savez-vous ce que c'est qu'un duel d'Amérique,  
Déliçats amateurs d'au-delà l'Atlantique,

Qui tirez une arme avec art ?

Savez-vous qu'à vingt pas un coup de carabine  
Atteint toujours le front, auquel on le destine,  
Que la balle jamais ne s'égare autre part ?

Or, le plus ferme doigt, crispé sur la détente,  
Peut bien parfois faiblir, dans les momens d'attente  
Précédant le triple signal.

On touche un but ; c'est vrai : mais la rouge blessure  
N'a pas assez de sang, pour laver une injure,  
N'a pas assez tué le corps d'un dur rival !

Chez vous, au premier sang, toute haine est éteinte.  
Un seul pas en avant, chez nous, est de la crainte,  
Flétrit le dernier des texiens.

S'il tombe, il lutte encore ou provoque du geste  
Un adversaire intact, à la main forte et leste  
Qui l'achève en riant et le livre à ses chiens !

De tous les instrumens de mort ou de supplice,  
La hache et le couteau servent mieux, dans la liee,  
Quiconque veut s'y hasarder !

La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,  
Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,  
Va bien au bout du bras, qui sait le commander.

### II.

—Il devra terminer nos rugissantes haines !  
Se dirent deux voisins, en se montrant les gagnes,

Qui battaient leurs larges côtés.

Et tous deux s'en allaient, cherchant chacun deux frères,  
Farouches assistans de luttes téméraires,  
Aventureux bandits aux déserts emportés !

### III.

Un bouge abandonné, dont le vieux toit s'incline,  
S'estompe sur le front d'une haute colline,  
Comme un spectre des noires nuits.

Quatre hommes sont couchés, sur le devant du porche,  
Tenant tous quatre en main une flambante torche ;  
Leur oreille du sol semble écouter les bruits.

Par un ciel aussi sombre, et surtout à cette heure,  
 Que viennent-ils attendre, autour d'une demeure,  
     Aux murs lézardés et croulans ?  
 Qui donc en a fermé les battantes croisées,  
 Remis sur leurs vieux gonds, bien qu'à demi brisées,  
 Ces portes qu'envahit la mousse aux filets blancs ?

Ce sont eux ! mais pourquoi ? vous allez le connaître.  
 Regardez les bondir à travers la fenêtre,  
     Qu'un rauque cri vient d'ébranler ;  
 Cri strident du damné, torturé par la flamme,  
 Cri d'angoisse, arraché des profondeurs d'une âme,  
 Qui laisse un corps maudit que Dieu veut immoler !

## IV.

Tout le parquet visqueux de la hutte empestée  
 Est jonché de lambeaux de chair déchiquetée  
     Par les coups d'un acier puissant ;  
 Et, parmi les débris de cette horrible fête,  
 Est un tronc décollé sur lequel une tête  
 Repose hérissée et dégoutte de sang.

Hors du cercle blafard que décrit la lumière,  
 Dans un recoin ombré de la paroi de pierre,  
     Un des champions est debout !  
 Ses pieds sont nus, ainsi que ceux de sa victime,  
 Ses dents mordent encor l'instrument de son crime ;  
 Sa lèvre se blanchit d'une écume qui bout.

—Je l'ai tué ! dit-il, et j'ai bien fait ! Le lâche,  
 Au milieu de la lutte, oublieux de sa tâche,  
     Voulait fuir mon couteau vengeur !  
 Le mur était scellé... sa course circulaire,  
 Quoique muette et folle, attisa ma colère !  
 Il tomba !... je suis fier d'être son égorgueur !

De tous les instruments de mort et de supplice,  
 La hache et le couteau servent mieux dans la lice,  
     Quiconque veut s'y hasarder !  
 La lame du couteau, lorsqu'elle est bien coulée,  
 Qu'elle est forte, portant une pointe effilée,  
 Va bien au bout du bras qui sait le commander !

J. LENOIR.